

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

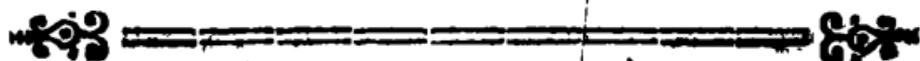
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

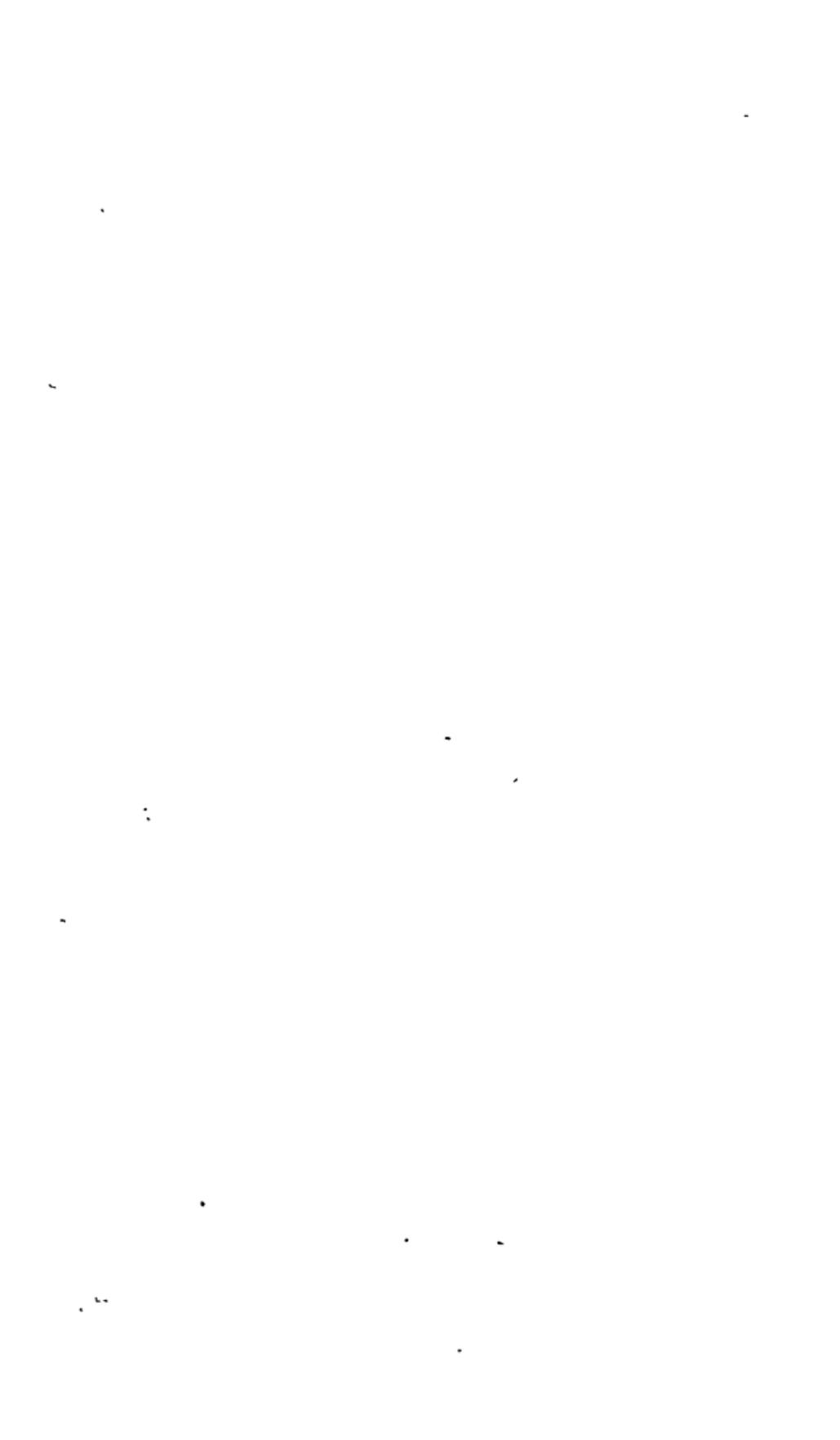
JANVIER 1757.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V I I .





JOURNAL HELVETIQUE,

JANVIER 1757.



T A B L E A U

Du Christianisme. Traduit du Latin
d'ERASME.*

JESUS-CHRIST, ce Docteur céleste, est venu se former sur la Terre un Peuple singulier & tout nouveau, un Peuple qui n'eut que le Ciel pour objet, & qui, défabusé de toutes les frivolités du présent Siécle, fut, d'une toute autre façon qu'on ne l'est dans le Monde, riche, sage, noble, puissant, & heureux; un Peuple qui trouvat son bonheur dans le mépris de tout ce que le comun des Homes admire; qui aiant l'œil simple, ne conut ni envie, ni jalousie; qui, eunuque par choix, fut insensible à toute luxure, & vécut dans ce Corps d'une Vie toute angélique; qui, capable de su-

* *Ratio vera Théologia; fol. 16.*

porter tout mal, ou de le corriger, ignorant le Divorce (*); qui ignorat pareillement le Serment, ne se défiant de personne, ni ne voulant non plus tromper personne; qui ayant son trésor au Ciel, fut sans attachement à l'argent; qui fut insensible à toute vaine Gloire, rapportant tout à la Gloire de Dieu & de Jésus Christ; qui ignorat toute ambition, & où, chacun à proportion de son élévation, s'abaissait d'autant plus, pour l'amour de son Sauveur, sous tous les autres homes; qui, même envers un agresseur, ne connut ni irritation, ni injures, moins encore aucune vengeance, ne s'étudiant qu'à rendre le bien pour le mal; qui

* *Erasme*, parmi ses nombreux Ouvrages, a fait une Version & une Paraphrase du Nouveau Testament. Il n'ignoroit donc pas, qu'au moins dans les cas d'Adultère, nôtre Seigneur permet le Divorce. S'il s'énonce donc come il fait ici, c'est 1^o. pour faire sentir la grande différence des mœurs du Christianisme d'avec celles des Juifs, & même des Païens, qui pour les sujets les plus frivoles répudioient leurs Femmes: 2^o. Pour nous apprendre que dans les cas même d'infidélité conjugale, il y auroit souvent plus de perfection à supporter, come il le dit, le mal, & à tâcher de le corriger, qu'à se livrer d'abord & dans un premier cas, à toute la sensibilité naturelle de la jalousie.

eût

eut des mœurs si innocentes & si pures, qu'elles lui attirassent l'approbation même des Païens; qui fut d'une telle simplicité d'enfant, qu'elle tint d'une nouvelle naissance; qui, semblable aux oiseaux & aux lis des champs, fut sans inquiétude pour le lendemain; parmi lequel regnât la plus parfaite concorde, & telle que celle des membres mêmes du corps humain; chez qui une mutuelle charité rendit tout comun, biens & maux; dont toute la sagesse consistat tellement à se conformer à l'exemple de Jesus Christ, & à suivre les mouvemens de son Esprit, qu'il fut come un Sel à la Terre, une Lumière au Monde, une Ville située sur une Montagne, & des là en spectacle à tout l'Univers; un Peuple qui n'eut de pouvoir que pour secourir & faire du bien; qui, pénétré de l'immortalité, fit peu de cas de la vie présente, & désirat la Mort, plutôt que de la craindre; qui, mettant toute sa confiance en Jesus Christ seul, ne redoutat ni Tyrans ni Démons; qui fut supporter & secourir les foibles, atendant patiemment leurs secrets progrès vers la parfaite stature de Christ; & où chacun en toutes choses se conduisit sans cesse come si c'étoit son dernier jour & qu'il se préparat à passer dans l'éternité.

Voilà la Doctrine nouvelle de notre Fondateur : Voilà le Vin nouveau qui ne doit être mis que dans des Vaisseaux neufs : C'est ainsi qu'on renait d'en haut, & que St. Paul appelle quiconque est en Jesus Christ, *une nouvelle Créature*. Les Péripatéticiens suivent les enseignemens d'*Aristote* ; les Platoniciens ceux de *Platon* ; les Epicuriens ceux d'*Epicure* : Combien plus ne devrions nous pas suivre ceux de notre si auguste Chef ! Si seulement c'étoit là les vraies dispositions de ceux qui par leurs fonctions ont succédé aux Apôtres : Alors l'Eglise Chrétienne mériteroit vraiment le titre de Roïaume des Cieux. Mais la plupart sont si éloignés de ce portrait, qu'on en voit même qui s'en moquent, come de choses surannées ; & d'autres dont la doctrine est bien différente.



EXHORTATION

*A ceux qui se voient à la Théologie & au
St. Ministère. Traduit du Latin
d'ERASME*.*

Vous qui vous vouez à la Théologie, apoztez à l'étude de cette Philosophie, toute céleste & toute divine, des Cœurs dignes d'elle ; des Cœurs non seulement nets, autant qu'il se peut, de toutes les fouillures du Vice, mais calmes & libres de tout le tumulte des Passions ; afin que la Vérité divine puisse s'y peindre d'autant plus fidèlement, come dans une eau claire & tranquile, ou un miroir net & bien effuié. Si nous voions *Hippocrate* exiger de ses Disciples des mœurs intègres & saintes ; si *Julius Firmicus***, dans un Art superstitieux, n'admet point un cœur infecté de l'amour du gain, ou de la gloire ; si les anciens Prêtres des Démons n'introduisoient personne à leurs pro-

* *Ratio veræ Theologiæ*, fol. 6. & ultim.

** Ancien Astronome, ou plutôt Astrologue. Les Savans ne conviennent pas entr'eux du tems où il vécut.

fanés Mistères, qu'auparavant on n'eut passé par diverses purifications; à combien plus forte raison ne devons nous nous présenter à cette Ecole, ou pour mieux dire à ce Temple de la Sagesse divine, qu'avec des Cœurs entièrement purifiés?

Nous lisons dans l'Exode, que le Peuple d'Israel, sur le point d'entendre la voix de Dieu, de loin seulement, eut ordre de se purifier pendant deux jours. Quelle toute autre pureté ne croirons nous pas avoir été requise de *Moïse* & d'*Aaron*, eux qui furent apellés à monter au sommet de la Montagne, & à pénétrer dans cette merveilleuse obscurité, où l'on voit ce qu'aucune lumière ne peut découvrir, & où l'on s'entretient avec Dieu face à face? C'est aussi, je pense, ce que nous signifie pareillement, ce qui est rapporté de *Moïse*, lors que près du Mont *Oreb*, il vit le merveilleux Buïsson ardent, & que s'avancant pour voir ce que c'étoit, il lui fut ordonné, avant que d'être admis à pouvoir s'entretenir avec Dieu, de déchauffer les fouliers de ses pieds.

Il faut donc aussi que vôtre cœur soit préparé, si vous voulez être enseigné de Dieu, & devenir susceptible de la Prophe-tie. Apportez y l'œil de la foi, un œil simple, un œil de colombe, qui ne regarde

qu'aux choses célestes. Joignez y' une sou-
 veraine ardeur d'apprendre & d'être enseigné.
 Cette perle inestimable ne veut pas être
 aimée vulgairement, ni conjointément avec
 d'autres objets; elle est digne de nous ocu-
 per seule : Elle demande un cœur altéré
 & qui ne soit altéré que d'elle. Sur le point
 d'entrer dans ce Sanctuaire, banissez bien
 loin tout faîte & tout orgueil : Cela chas-
 seroit aussi-tôt ce divin Esprit, qui ne se
 plaît qu'avec les cœurs humbles & doux.
 Vous verrez ici un auguste Palais, quand
 une fois vous en aurez pénétré l'intérieur,
 mais l'entrée est extrêmement basse & ser-
 rée : Il faut vous baisser beaucoup. Loin
 de vous cette peste pour la Vérité, je veux
 dire cet amour de la Gloire, qui se trou-
 ve ordinairement dans les ames fières.
 Loin toute opiniatreté, méré des disputes,
 & plus encore toute témérité.

Quand vous entrez dans quelque lieu
 sacré, vous baissez & adorez tout ce qui
 s'offre à vous; &, come s'il n'y avoit rien
 qui n'y fut divin, il n'y a rien à quoi
 vous ne rendiez hommage. Combien plus
 ne devez vous pas en user de même ici,
 où vous entrez dans le Sanctuaire de l'Es-
 prit de Dieu ! Ce qu'il vous fera doné d'y
 voir, baissez le bien humblement; & ce qui
 vous demeurera voilé, adorez le par une

foi simple, & faites lui homage come de loin. Gardez vous de toute téméraire curiosité. Vous serez jugé digne de la vüe & de l'intelligence de certains mystères, par cela même que vous vous serez respectueusement abstenu d'en aprocher.

Si quelque chose se présente à vous, qui vous paroisse peu d'accord avec la nature de Dieu & ses Perfections, ou avec la doctrine de Jesus Christ, gardez vous de le fronder. Dites vous plutôt que vous ne le comprenez pas bien; qu'il y a là dessous quelque figure, ou même quelque laps de copiste. C'est ainsi que vous prenez figurément ce qui est dit, que Dieu s'irrite, qu'il se repent; persuadé que vous êtes, que ces passions humaines lui sont totalement étrangères.

Dans toutes les Sciences humaines on a des buts divers. Chez le Rhéteur on cherche à acquerir la richesse, la force & la noblesse du discours. Chez le Dialecticien, on veut apprendre à raisonner subtilement, & à savoir enlacer son adversaire. Ici votre principal, votre unique but, le seul objet de vos vœux & de tous vos soins, c'est d'être changé, entraîné, transformé & come refondu dans ce que vous apprenez. C'est la nourriture de l'Âme: Pour qu'elle puisse vous être profitable, il ne

faut pas qu'elle s'arrête dans vôtre estomac & vôtre mémoire ; il faut que de là elle passe dans vos entrailles & dans vos affections les plus secrètes. Si vous voulez juger de vos progrès, ne les concluez point de vôtre ardeur ni de vôtre hardiesse dans la dispute ; mais de sentir que peu à peu vous devenez tout autre, moins orgueilleux, moins colère, moins avare, moins voluptueux, moins attaché à cette vie, & que chaque jour vos vices diminuent & que votre piété s'augmente. Dans la Dispute possédez vous, & gardez une grande moderation, en sorte qu'elle paroisse plutôt être une simple conférence, qu'un débat. Que vos lectures soient souvent interrompues par des prières, où vous imploriez le secours du St. Esprit, ou par des actions de grace, si vous remarquez en vous quelques progrès.

Il y en a plusieurs qui par leurs mœurs décrient fort cette si sainte étude de la Théologie, en ce qu'après y être devenus Maitres, on les voit plus fiers & plus hautains que le vulgaire, plus ambitieux, plus colères, plus mordans & plus satiriques, & d'un commerce tout autrement désagréable que ne le sont les gens sans étude, & qu'ils ne l'étoient eux-mêmes auparavant ; en sorte que quelques uns croient

que c'est la Théologie même qui les a rendus tels.

St. Jaques nous donne là dessus un grand avertissement. *T a-t-il parmi vous, dit-il, quelque Sage, quelque Home éclairé ? Qu'il se manifeste tel, non par de la suffisance, de l'orgueil, & un esprit de dispute, mais par de la douceur & des mœurs pures.* Puis il déclare, *que toute Science accompagnée d'un zèle amer, & d'un esprit de contention, ne vient point d'enhaut, mais qu'elle est terrestre, animale, diabolique.* Car, ajoute-t-il, *la vraie Sagesse Theologique est premièrement pure ; puis paisible, modérée, traitable, pleine de misericorde & de bons fruits, & n'est ni difficultueuse ni dissimulée.*

Ce qui vous manquera quant à la force du raisonnement, compensez le par de saintes Prières. Vous serez un Théologien assez invincible, si vous ne succombez à aucun vice, ni n'êtes vaincu par aucune cupidité; quand même vous auriez du dessous dans une chaude Dispute. C'est être un assez grand Docteur, que d'enseigner purement Jesus Christ. Si certaines gens estiment honteux d'ignorer les décisions d'un Scot, il l'est bien plus encore d'ignorer les Loix de JESUS CHRIST. S'ils jugent pauvre Théologien, celui qui n'entend pas les écrits d'un Durand, c'est l'être plus

encore que de ne pas entendre ceux d'un Apôtre tel que *St. Paul*. Le nom de Théologien désigne un Homme qui parle des Oracles divins, & non des opinions humaines; & la Théologie est en bone partie une illumination céleste, qui n'est accordée qu'à des mœurs pures. Au lieu que nous ne voions personne se targuer plus fièrement d'exceller dans cette Science, que des gens dont toute la vie est livrée à l'ambition, à l'avarice, souvent même à la luxure, à l'intemperance, à la calomnie, au masque & à l'hipocrisie. Tels sont nombre de ceux qui se vantent d'être Prédicateurs de l'Evangile; qui se croient des Colones du Christianisme, & à qui le Peuple ignorant est si fort attaché. C'étoit sans doute de tels Personages qu'avoit en vue nôtre Seigneur, quand il déploroit le sort des troupes errantes & dispersées, come des Brebis sans Berger. Nôtre Siècle n'a éfectivement aussi que trop ses Pharisiens, ses Hipocrites, ses Phylactères, par où ils cherchent à s'acréditer chez la multitude imbécile. Prions donc le Seigneur, ou qu'il change & convertisse cette race Pharisaique, ou qu'il l'éloigne de son Troupeau. Au reste, dans tout ce que nous venons de dire, nôtre but n'est point d'ofenser les bons, mais de rapeller les mauvais à leur devoir.



ESSAI.

Sur ce Sujet proposé par l'Académie de Montauban , pour le Prix de l'An 1757. Les grandes Ames sont capables d'Emulation, sans être susceptibles de Jalouſie.

*Qu'il eſt doux, qu'il eſt grand, de ſe dire à ſoi même,
Je n'ai point d'Enemis , j'ai des Rivaux que j'aime;
Je prens part à leur Gloire , à leurs Maux , à leurs
Biens.*

*Les Arts nous ont unis , leurs beaux Jours ſont
les miens.*

VOLTAIRE.

LA *Jalouſie* eſt une Paſſion baſſe, qui nous fait regarder avec chagrin les Talens, l'Efprit, la Réputation & la Proſpérité d'autrui : Elle eſt ſi honteuſe, qu'on tache de ſe la cacher à ſoi même, crainte de ſ'avilir & de ſe dégrader à ſes propres yeux. L'*Emulation* nous excite à marcher ſur les traces des grands Homes; elle nous inſpire le noble deſir de les imiter, de les éгалer, & de les ſurpaſſer ſ'il eſt poſſible. Elle eſt come l'Ame des belles Actions, la Compagne & le Soutien

de la Vertu, & l'Aiguillon de la Gloire. C'est elle qui a rendu *Cicéron* le Rival de *Démofthène*; *Virgile* celui d'*Homère*, & *César* l'Emule d'*Alexandre*. C'est cette noble *Emulation*, qui rend aujourd'hui l'auguste *Frédéric* l'Emule & le Rival de tous les grands Hommes anciens & modernes, qu'il égale déjà par le Génie, & qu'il surpassera peut-être par ses Victoires & par ses Conquêtes. C'est un de ces Esprits supérieurs, nés pour éclairer le Monde, ou le conquérir.

Les grandes Ames font capables d'Emulation, parce qu'elles sentent la force de leur Génie, & que tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, semble fait pour elles: Il n'y a qu'à le leur montrer, pour échauffer leur Esprit, enflamer leur Amour, & développer leurs Talens. A peine ont elles besoin du secours de l'Art; elles semblent être sorties des mains de la Nature, telles qu'elles font: L'Education & l'Exemple ne font que les perfectionner.

On ne doit rien négliger pour exciter l'Emulation, & la soutenir; mais on doit tout faire pour étouffer la Jalousie, qui, come un Monstre cruel, dévore ceux même qui le nourrissent. Elle cherche avec empressement les défauts des autres, ne pouvant atteindre à leurs beautés: Mais elle cache sa marche tortueuse, & ses tra-

mes sourdes & secretes ; semblable à ces Oiseaux de mauvais augure , qui ne se montrent que de Nuit , & qui ne se nourrissant que de rapines , rongent leur proie dans les ténèbres , elle déchire les Morts , ainsi que les vivans , & rien n'est à couvert de sa rage. C'est cette noire Jalousie , qui élève les Nuages qui nous dérobent la vüe de la Vérité ; c'est elle qui répand des soupçons injurieux sur la Vertu la plus pure ; c'est elle enfin , qui fournit à la Calomnie ses traits envenimés. Les plus grands Hommes ont été exposés à ses coups : *Socrate* & *Cicéron* en furent les Victimes. Que ne fit elle pas pour ternir la réputation de *Descartes* ! Ce fut elle qui prononça l'Arrêt du Banissement d'*Aristide*. Un Bourgeois d'*Athènes* , en donnant son suffrage pour le faire exiler dit

*Je ne le conois point , je l'exîle à regret ;
Mais que ne jouit-il de sa Gloire en secret.*

Ce fut encore cette Jalousie cruelle qui fit les malheurs de *Camille* & de *Phocion*. N'imitons pas les défauts des grands Hommes ; car ils peuvent en avoir , & le Soleil souffre quelquefois des Eclipses ; mais leurs Vertus & leurs belles Actions doivent nous faire pardonner leurs fautes. L'Or ne perd pas sa qualité pour être mêlé de

quelque Métal. Nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même dans le mal dit un illustre Auteur; Descartes, Newton, Malbranche, Calvin, &c. n'ont pas été infaillibles, mais on ne doit lever leurs erreurs, qu'avec une sorte de respect, & en reconnoissant qu'ils sont de grands Homes. L'Envie n'a pas cette délicatesse ni ces ménagemens; c'est un Vent contagieux qui flétrit les plus belles Fleurs, & fait tomber les plus beaux Fruits. C'est cette funeste Jalousie, qui a fait naître tant de Disputes Literaires, où la Vérité & les Bienféances ont été foulées aux pieds, parce que de petits Esprits s'imaginoient ne pouvoir s'élever, qu'en abaissant leurs Adversaires, en ternissant leur réputation. Malheureusement la moitié de la Vie des Gens de Lettres se passe à se défendre, & souvent l'autre moitié se consume à ataqner. Rien ne rend l'Esprit plus aigre, plus vétilleux, & plus chicaneur, rien ne retarde davantage les progrès des Sciences, & des Arts.

Sera ce donc toujours un Ecueil pour la Vertu & pour le Bonheur, dit un judicieux Ecrivain, qu'un simple combat d'Esprit ou de Savoir? On assure que George Agricola fut si consterné d'avoir été réduit au silence, dans une Dispute publique,

qu'il en mourut de regret. Quelle petiteffe ! Come si l'on ignoroit que certaines Vérités ne font pas moins sûres, quoi qu'on ne puisse pas répondre d'abord aux Objections qui les ataquent. Un Home, qui a l'Ame grande, tire du sein même des difficultés dequoi exciter son *Emulation* & son amour pour la Vérité, mais pourvû qu'elle triomphe, il se félicite de cette Victoire : Il fait que son Adversaire peut lui être supérieur d'un côté & inférieur de l'autre ; & que l'Home le plus ignorant peut apprendre quelque chose au plus Savant. La plus part des Homes ressemblent à certaines perspectives ; vûs à droite ils paroissent des Géans ; considérés à gauche, ce ne sont que des Nains.

Mr. *Charpentier* fait à ce sujet une réflexion qui n'est que trop vraie. *Il arrive, dit-il, par je ne sai quelle fatalité, que les Gens de Lettres sont aimés & considérés de tout le Monde, hormis de leurs semblables ; c'est à dire de ceux qui sont les plus capables de sentir le prix de leurs Talens, & de les louer. Il y a une certaine malignité répandue entr'eux, qui les rend muets sur le mérite de leurs Egaux ; ils débitent aisément toutes les Maximes que la Générosité a trouvées, mais ils n'ont pas le même soin, ni la même facilité à les mettre en pratique.*

C'est principalement dans la Carrière des Emplois publics qu'une noble *Emulation* doit s'exercer. Il n'est permis de surmonter son Adversaire, que par la supériorité du Mérite; mais la Cabale & la Brigue l'emportent souvent sur les Talens & la Probité. Aussi ne doit on pas faire dépendre son honneur du jugement & des caprices du Peuple. J'admire ce Citoyen d'*Athènes*, qui s'étant présenté pour entrer dans le Sénat, & n'ayant pas été élu, dit, *qu'il étoit charmé qu'on eût trouvé deux cent Citoyens plus dignes que lui de servir la République.* Voilà une Ame grande; mais elles sont rares les Ames de cette espèce. Il semble que la Nature ne nous les montre, que pour nous prouver qu'elle en fait faire quelquefois. On ne peut guères courrir la même Lute, sans éprouver quelques sentimens de jalousie. Il semble que les Eloges qu'on donne à nos Rivaux soient autant de rabatus sur ceux que nous méritons ou que nous désirons d'obtenir.

Je conois cependant une Académie, dont tous les Membres sont assés généreux & assés équitables, pour s'estimer & se louer réciproquement. J'ai entendu des Prédicateurs faire l'éloge des Sermons de leurs Confrères. Phénomène rare! Mais je puis l'attester, puis que j'en suis témoin.

Hé de quoi serions nous jaloux ? Seroit-ce des honneurs & des Dignités ? Mais ils ne suposent pas toujours le mérite , & ne le donnent point. Seroit ce des Dons de la Fortune ? Mais come elle les prodigue par caprice elle les retire par inconstance. Seroit-ce de la Beauté ? Mais une Maladie la flétrit , & le Temps la détruit. Seroit-ce de la Réputation & des Talens ? Mais ils durent peu ; leur Sphère est très bornée , & le bruit qu'ils font ne perce pas l'obscurité de nos Tombeaux. Seroit-ce de la Noblesse , de la Naissance ? Mais c'est un Présent du Ciel, que nous deshonorons & que nous pervertissons , si nous ne sommes pas dignes du rang où nous sommes , & du Nom que nous portons.

Tous ces Biens ont l'éclat du Verre.

Come aussi la fragilité.

Mais qu'on ne traite point une noble *Emulation* de chimère: Elle est naturelle & légitime; elle émane d'un amour propre bien réglé; elle entre dans le plan & les desseins du Créateur. C'est la vüe des grands modèles qui fait d'excellens Copistes , dignes d'être eux mêmes un jour imités. Si nous n'avions ni Originaux , ni Spectateurs , nous tomberions dans une indolence funeste aux beaux Arts: C'est l'espérance d'être admiré à nôtre tour , qui nous soutient dans la pénible Carrière de

la Gloire, & qui nous ouvre de nouveaux sentiers.

Si ce noble espoir ne nous tente

L'art disparoit de l'Univers.

L'Emulation seule enfante

Les grands Explois & les beaux Vers.

LA MOTTE.

On dit qu'*Alexandre* versa des larmes, la première fois qu'on lui récita les Conquêtes de son Père *Philippe*. Peut être devons nous les succès de *Racine* à son *Emulation* pour le Grand *Corneille*. Peut-être que si *Descartes* n'eût jamais existé, nous n'aurions pas l'illustre *Newton*. Peut on lire les Oraisons Funèbres de *Bossuet* & de *Fléchier*, les Sermons de *Bourdaloie*, de *Massillon*, les Oeuvres de *Fontenelle* & de *Voltaire*, sans se sentir embrasés du desir de leur ressembler? Les Génies supérieurs donent pour ainsi dire, le ton à leur Siècle. Ce sont eux qui ont fait la gloire de celui d'*Auguste* & du Règne de *Louis XIV.*

Il faut seulement prendre garde que l'*Emulation* n'aille pas trop loin & qu'elle ne nous porte pas à imiter les Vices des grands Homes, ainsi que leurs Vertus. Les défauts des Génies supérieurs peuvent nous en imposer. Ils prennent un caractère de

grandeur, dont il faut sagement se défier ? Tels étoient *César & Alexandre* parmi les Anciens, & tels étoient chés les Modernes *Montagne & Bayle*. Les uns vouloient régner sur les Persones, & les autres sur les Esprits.

L'Empire de l'*Emulation* s'étend par tout : L'*Académie Française* & celle des Sciences ont produit les *Académies* de Province, qui se regardent come leurs Filles. Ce sont des Ruiffaux, qui par leurs cours rendent hommage au Fleuve dont ils tirent leur origine. Les grands Homes conoissent l'*Emulation*, mais ils ignorent l'*Envie*; semblables à ces Monts élevés, sur le fomet desquels règne un air pur & ferein, qui n'est jamais troublé par les Vents & par les Orages; ils laissent de vils Serpens se livrer à leurs pieds une Guerre intestine, se déchirer entr'eux, & infecter de leur venin, tout ce qui les environne.

Avoir démontré les noirceurs de l'*Envie*, & les bons & heureux étets de l'*Emulation*, c'est avoir prouvé que les Ames grandes sont capables d'*Emulation*, sans être susceptibles de Jalousie, car les grandes Ames cesseroient de l'être, & s'aviliroient, si elles étoient susceptibles d'une passion basse & honteuse.

Come le Lecteur se plait à lire de suite tout ce qui a raport à une Matière im-

portante, j'ai cru qu'il seroit bien aise de voir le Portrait que deux Poètes ont fait de l'Envie & de l'Emulation. Voici le Tableau énergique que Mr. de Voltaire fait de l'Envie :

Malheur à ces Mortels, qui n'ont jamais goûté
Ce plaisir doux & pur pour l'Âme du vrai Sage,
D'applaudir au succès qu'un autre a mérité,
De se voir, s'admirer, s'aimer dans son Ouvrage :
Dans l'éloge d'autrui le mien est répété.

Vous le savés, ô vous, mon suprême Génie,
Vous, qui du Dieu des Arts m'ouvrites le séjour,
Vous savés si mon Cœur conût jamais l'Envie * !

B 4

* Mr. de Voltaire a l'Âme trop grande pour connoître l'Envie, mais il conoit bien l'Emulation; c'est elle qui l'a engagé à faire Oreste, Semiramis & Catilina, après Mr. de Crébillon, qui a fait des Tragédies sur le même sujet; mais Mr. de Voltaire a tâché d'éviter les défauts dans lesquels cet Auteur célèbre est tombé: Il a fait encore dans le même but une Merope après Mr. de Maffei & la mort de César après Mademoiselle Barbier dont la Tragédie avoit réussi: Elle n'a point fait César amoureux, come l'Editeur le lui a reproché dans la Préface de la mort de César par Mr. de Voltaire: Il n'y a pas un mot de tendresse dans tout son Rôle: Il est vrai que Mademoiselle Barbier a crû devoir adoucir la férocité du caractère de Brutus, en lui inspirant de l'amour pour Porcie, Fille de Caton; mais cette tendresse est subordonnée à son amour pour la Liberté.

Entre tous les Talens partageant mon amour
 Dans chaque Esprit-je brille, & je me multiplie.
 Et pourquoi les Humains feroient-ils envieux ?
 Un bonheur étranger altère-t-il le nôtre ?
 Ainsi qu'on voit briller plusieurs Astres aux Cieux ,
 Qui loin de s'obscurcir s'éclairent l'un par l'autre ,
 Ne peut-il sur la Terre être plusieurs Heureux ?
 Cœurs jaloux à quels maux êtes vous donc en proie !
 Vos chagrins sont formés de la publique joie.
 Convives dégoutés ; l'aliment le plus doux
 Aigri par votre Bile est un poison pour vous.

Voici la Peinture qu'un autre Poète fait
 de l'*Emulation*.

Le choc des sentimens fait naître
 La clarté qui conduit sans écart la Raïson ;
 Brisant le froid Caillou , tel l'Acier fait paroître
 Des Feux éclos de leur prison.

Un Savant isolé s'égare ,
 Errant pendant la nuit ; sans guide , sans clarté ;
 Voïageur imprudent , quels périls lui prépare
 Son aveugle témérité ?

Du vrai que mon œil envisage ,
 Seul je ne puis jamais voir que peu de raports ;
 Mais le secours d'autrui m'en ofrant l'assemblage
 Suplée à mes foibles efforts.



HISTOIRE

De Quelques Princes infortunés.

L'Histoire est le Théâtre des Révolutions les plus étonnantes & des plus grands malheurs ; & come le dit l'illustre de *Voltaire* , l'Histoire n'est presque autre chose , qu'une vaste Scène de Foibleffes , de Crimes , d'Infortunes , parmi lesquelles on voit quelques Vertus & quelques succès , come on voit des Vallées fertiles , dans une longue chaine de Rochers & de Précipices *. En voici la preuve.

Après la mort de *Mahomet II.* Empereur des Turcs , *Bajazet* son Fils , lui succéda ; mais *Zizim* qui étoit l'ainé , lui disputa l'Empire. C'étoit un Prince très bien fait , & d'une grande espérance. Son Droit , fécondé de sa valeur , auroit-mérité un meil-

* Les Temps féconds en grands événemens sont ordinairement les plus funestes aux Princes , ou a leurs sujets. Ce sont des grêles & des tempêtes qui désolent la Terre , & ne laissent que d'affreuses ruines.

leur sort, car il fut vaincu par son Frère, & forcé de chercher un azile dans l'Isle de *Rhodes*. Le Grand Maître, *L'Isle Adam*, le reçût avec honneur; mais come les Turcs menaçoient *Rhodes* depuis longtems, & qu'ils ne vouloit pas leur fournir un prétexte spécieux de lui faire la Guerre, il pria ce Prince de chercher ailleurs une retraite plus assurée. Il se retira en *France*, sous le règne de *Charles XIII.* & ce Prince le protégea avec bonté, mais il se laissa gagner par le Pape *Innocent VIII.* qui desiroit passionément d'avoir le Sultan en son pouvoir, & promettoit de lui aider à remonter sur le Trône. On fut que cet artificieux Pontife ne l'avoit fait demander, que dans l'espérance de tirer de grosses Somes de *Bajazet*, qui craignoit le retour de *Zizim*, dont le parti étoit encore puissant. Aussi, pour conjurer l'orage, s'empressa-t'il d'envoier des Ambassadeurs à *Rome*, pour traiter avec *Innocent*, faire alliance avec lui, & lui promettre six vingt mille Ecus d'or, pourvû qu'il voulut arrêter *Zizim* & le retenir Prisonnier. Cette Ambassade, dit un Historien, fut reçüe avec beaucoup d'honneur. Tous les Cardinaux & les Oficiers du Pape, allèrent au devant de l'Ambassadeur Turc, qui étoit chargé de l'Argent que *Bajazet* promet-

toit,

toit, & de beaucoup de pierreries & de présents, qui devoient servir à paier 3. ans de la Pension de Zizim avec 40. mille Ecus d'or pour chaque Année. Il paroît que le Pape accepta les propositions de Bajazet, & qu'il reçut tous les ans la Somme dont on étoit convenu, pour l'entretien de Zizim. Cependant, Bajazet ne se confioit pas tellement à la parole du Pape, qu'il n'envoïât secrètement à Rome un nommé *Christofle Macrin* pour empoisonner son Frère. On lui donna même une Fiole; pleine d'un poison très violent; mais étant à Rome, il fut soupçonné, & mis à la question. Il avoua son crime, & en fut puni.

Le Soudan d'*Egipte*, plus genereux que le Pape, lui envoya *Antoine Milan Gardien* des Cordeliers de *Jérusalem*, qui avoit ordre de demander Zizim, pour le faire Chef de l'Armée de Soudan, & ofrit en échange 4. cent mille Ducats, & la Ville de *Jérusalem*. Il promettoit encore de remettre au Pape toutes les Conquêtes qu'on feroit sur Bajazet, quand ce seroit même *Constantinople*; mais le Pape rejetta ces propositions.

Zizim aiant appris ce refus, & l'infame Traité que le Pape avoit fait avec son Frère, écrivit sur ce sujet une Lettre qu'on a conservée, & qui étoit adressée à la Sultane

Zélide , qu'il aimoit tendrement. Voici cette Lettre.

Je n'ai plus d'espérance , tout est perdu , chère Zélide. Mais puis que je n'ai plus le plaisir de vous voir & de vous entendre , la vie m'est à charge , & j'ai obligation aux Traîtres qui cherchent à me l'arracher. Bajazet , non content d'avoir usurpé l'Empire , & de m'avoir enlevé votre Cœur , qui m'étoit plus précieux que le Trône même , a envoié ici un Em-poisonneur , qui a avoüé , dans les tourmens , son afreux complot. Le Pape , aussi perfide que lui , ne conserve mes jours que pour les vendre lâchement & plus chèrement à mon Frère , qui n'a pas honte de les acheter. Le Sang des Ottomans est mis à l'enchère , ce Sang si noble & si pur mis en servitude , peut-être versé à tout moment par les mains d'un Infidèle , & il ne coulera dans mes veines qu'aussi long-tems qu'un vil intérêt empêchera de le répandre. Le Pontife de Rome , qui se dit le Protecteur des foibles & de l'innocence , se range toujours du côté du plus fort , & le Crime qui l'enrichit lui paroît juste & légitime. Le Perfide ! il vouloit me forcer à me prosterner devant lui , & à lui baiser la Pantoufle ! Quoi ! on verroit le Fils de Mahomet dans la posture d'un Suppliant , & aux pieds d'un Grec de l'Isle de Chio , lui qui ne seroit pas digne d'être l'Esclave de mes Esclaves. Frère injuste

Et cruel , à quelle afreuse néceffité m'as tu réduit ! fi tu as du courage pourquoi craindre que je ne te difpute l'Empire les Armes à la main ? Pourquoi te fervir d'Affaffins Et d'Empoifonneurs pour te défaire d'un Rival plus digne que toi d'ocuper le Trône de nos Ancêtres. Le Soudan d'Egipfte me tend les bras ; mais une barrière infurmontable m'empêche de profiter de fon fecours. Les Infidèles retiennent mon Bras vengeur , Et ne me permettent pas de verfer le Sang d'un Concurrent , qui ne conferve la Courone , qui m'appartient , que par l'Iniquité Et les trames les plus honteufes.

Je fucombe fous le poids de ma douleur , chère Zélide , je ne vous verrai plus. La vie m'échape , Et je fens que je vais être la victime des Infidèles. Aimés moi toujours. Adieu pour jamais. Embraffés mon Fils , Et faites le fouvenir quelquefois d'un malheureux Père.

Zizim qui avoit prévû fa mort prochaine ne fut pas trompé. Alexandre VI qui avoit fuccédé au Pape Innocent VIII. plus avare encore que fon Pré deceffeur, vendit à Bajazet la Vie de Zizim , pour le prix de trois cent mille Ducats , & fit empoifoner ce Prince infortuné l'an 1494. Il avoit laiffé un Fils nommé Amurat , qui signala fon Courage au fiége de Rhodes , mais Soliman aiant pris cette

cette Ville, se fit amener ce jeune Prince & le fit étrangler.

On ne peut lire sans horreur les cruautés que comirent les *Espagnols* à la Conquête du *Mexique*. On ne peut s'empêcher de déplorer la fin tragique du dernier Empereur, nommé *Montezuma*. Il reçut *Ferdinand Cortés* avec honneur dans la Capitale de ses Etats. Il le combla de présens & de caresses ; & voici la recompense qu'il en reçut. L'*Espagnol* eût la hardiesse de se saisir de sa Personne dans son propre Palais , de le conduire Prisonnier à la vue de ses Sujets, & de le faire mettre aux Fers. Son Peuple irrité d'un traitement si indigne, se révolta. *Montezuma*, pour obéir à *Cortés* , voulut apaiser les Rebelles & leur montra en Spectacle un Prince captif , assés lâche pour ne pas sentir le poids de ses Chaines. Le Peuple plus irrité de sa foiblesse , que docile à ses ordres , crût qu'un Prince qui oublioit qu'il étoit Roi , n'étoit plus digne de l'être & méritoit la mort. Quelqu'un tira une Flèche , qui l'atteignit & le tua.

Les Habitans de l'Isle de *St. Domingue* ne furent pas mieux traités par les *Espagnols* que ceux du *Mexique* * & on ne respecta pas

* On ne comet plus aujourd'hui de pareilles cruautés :

d'avantage leurs Souverains : En voici la preuve. Un des premiers *Caciques* de l'Isle étant mort sa Sœur *Anacoane* lui succéda. Cette Princesse avoit du goût pour les *Castillans*, & les avoit toûjours favorisés, mais elle ne fut païée que d'ingratitude. Les *Espagnols* s'imaginérent qu'elle ne les aimoit plus, parce qu'ils lui avoient donné mille sujets de les détester ; & ceux qui ont ofensé ne pardonnent guères. Dans la crainte qu'elle ne format contr'eux quelque mauvais dessein, ils résolurent de la prévenir. *Ovendo*, leur Gouverneur, que la Princesse aimoit, se mit à la tête de quatre cents Homes ; & vint dans le Palais d'*Anacoana*, sous prétexte de recevoir le Tribut que la Reine devoit à la Couronne d'*Espagne*, & afin, disoit-il, de rendre ses devoirs à une Princesse, qui s'étoit déclarée Amie de sa Nation. La Reine ne fut occupée que du soin de faire au Gouverneur une réception digne d'elle & de lui, &

pour

cruautés : On n'entend plus parler des massacres, d'empoisomens, & d'autres horreurs. Nos Mœurs plus douces influent sur nos Actions. On ne peut nier qu'on ne doive cet esprit de douceur & d'humanité à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres auxquelles nous devons aussi ce goût pour la tolérance & pour la Vérité, qui gagne heureusement chaque jour.

pour doner une haute idée de sa puissance, elle affembla tous ses Officiers & tous ses Courtifans. A l'aproche d'*Ovando*, elle se mit en marche pour aller à sa rencontre & l'on se dona mutuellement des marques de l'amitié la plus tendre & la plus sincère. Le Gouverneur fut conduit au Palais de la Reine, & régala magnifiquement. Cette Fête dura plusieurs jours. *Ovando*, de son côté, invita la Reine & toute la Noblesse pour le Dimanche suivant. Come elle étoit sans défiance, elle ni prit aucune précaution pour sa sureté & celle de ses Gens. Elle ne manqua point de se trouver au Festin, mais à peine étoit elle entrée dans la Sale, où cette Fête barbare devoit s'exécuter, que la Reine, & toute sa Cour, se vit environée de Soldats, qui avoient tous le Sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la Princesse & tous les Conviés; mais sans leur doner le tems de se reconoitre, les Satellites firent main basse sur eux; & pour comble de maux, afin que Personne ne put échaper, on mit le feu à la Sale, où ces Infortunés furent réduits en Cendres. La Reine seule fut épargnée; parce qu'on la destinoit à des traitemens plus honteux. Elle fut chargée de Chaines, & conduite sur un Gibet, qu'on avoit préparé. Ce fut sur ce Théâtre tragique, qu'elle

qu'elle acaba de reproches le perfide *Ovando*. Elle lui dit quelle quitoit la vie sans regret, puisqu'elle avoit aimé un Home assés lâche pour la trahir, & assés cruel pour ordonner son Suplice, & pour y assister.

Coment les Chrétiens ménageroient-ils les Infidèles, puisqu'ils se traitent entr'eux avec la plus grande barbarie? Le jeune *Conradin*, âgé de 16. ans, Prince aimable, dernier Héritier de la puissante Maison de *Suabe*, & petit Fils de l'Empereur *Frédéric II.* s'arracha des Bras de la Princesse sa Mère, qui prévoit son malheur: Etant passé en *Sicile*, pour faire valoir les Droits qu'il avoit sur cette Isle, *Charles d'Anjou*, qui s'en étoit emparé, vint au devant de ce Prince, lui livra Bataille, le vainquit, & le fit Prisonnier. *Conradin* soutint courageusement son infortune & ne perdit rien de sa dignité, au milieu des Fers. On lui fit son procès. Aiant appris qu'il venoit d'être condamné à perdre la Tête sur un Echafaut, avec son Cousin *Frédéric d'Autriche*, qui avoit été pris, combatant à ses côtés, il l'embrassa avec tendresse & lui marqua le regret qu'il avoit d'être cause de sa mort. Il donna ensuite son Gand à *Truchssès*, qui assistoit à ce Spectacle, avec ordre de le porter à *Jacques*, Roi d'*Arragon*, en le priant de le

venger, ce qu'il fit en éfet dans les Vèpres Siciliennes.

On raporte que *Tamerlan*, après avoir vaincu *Bajazet* Empereur des Turcs, le fit enfermer dans une Cége de Fer, pour le doner en Spectacle au Peuple; mais Mr. de *Voltaire* s'inscrit en faux contre ce fait, & dit au contraire, sur le raport des anciens Auteurs *Persans & Arabes*, que *Tamerlan* traita *Bajazet* avec humanité. Seulement, pour mortifier son orgueil, il se fit, dit-on, servir à boire par l'Epouse de *Bajazet*. Le Sultan vaincu mourut bien-tôt après de honte & de désespoir à la Cour de *Tamerlan*.

Alexandre en usa bien plus genereusement avec la Mère, la Femme, & les Filles de *Darius*, Roi de *Perse*. Les aiant faites Prisonnières, après sa Victoire, il les consola lui même, les traita avec respect, & épousa *Statira*, Fille *Darius*. Aussi ce Prince fut-il si touché de son humanité & de sa politesse, qu'il pria les Dieux, puisqu'ils vouloient le dépouiller de son Empire, de ne pas permettre qu'il tombat en d'autres mains que dans celles d'*Alexandre*.

Sapor Roi de *Perse*, aiant livré Bataille à *Valerien* Empereur des *Romains*, & l'aiant vaincu & fait Prisonnier, se servit de son Dos, come d'un marchepied, pour monter à cheval. *Valerien*, indigné de ce traite-

ment , aiant refusé d'obéir , *Sapor* eût la cruauté de le faire écorcher tout vif.

Zénobie , Reine de *Palmyre* , cette Ville riche & magnifique, dont les superbes Ruines font encore l'admiration des Voiateurs , ne fut pas traitée si cruellement par l'Empereur *Aurélien* , qui la vainquit & la fit Prisonnière: Après l'avoir fait servir à l'ornement de son Triomphe , il se contenta de la relèguer à la Campagne , dans une solitude.

Amurath II. Empereur des *Turcs* , marqua plus d'équité & de douceur , à l'égard de *Ladislas* Roi de *Hongrie*. Après une assez longue Guerre , ils conclurent une Paix la plus solemnelle que les *Chrétiens* & les *Musulmans* eussent jamais contractée. *Ladislas* & *Amurath* la jurèrent tous deux , l'un sur l'Évangile , l'autre sur l'Alcoran ; malgré ce Serment , le Pape *Eugène IV.* écrivit à *Ladislas* , qu'il lui ordonoit de rompre une Paix qu'il n'avoit pu faire à l'insçu du St. Siége. La maxime s'étoit introduite de ne pas garder la foi aux Hérétiques ; on en concluoit , dit Mr. de *Voltaire* , qu'il ne falloit pas la garder aux *Mahométans*.

Ladislas crût devoir obéir aux ordres du Pape ; il recommença la Guerre. *Amurath* avoit abdiqué la Courone , pour laisser l'Empire à son Fils *Mahomet II.* mais les Janissaires l'engagèrent à quitter sa solitude. N

se mit à leur tête; donna Bataille à *Ladislas*, en invoquant le Dieu, vengeur des Parjures. On dit que ses Troupes començant à plier & à fuir, il tira le Traité de son sein, en priant *Mahomet* de punir celui qui l'avoit violé. Les Chrétiens furent vaincus, après une longue résistance. Le Roi *Ladislas* fut percé de coups; sa Tête coupée par un Janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'Armée turque, & ce Spectacle acheva la déroute.

Amurath vainqueur fit enterrer ce Roi dans le champ de Bataille, avec une pompe militaire. On dit qu'il éleva une Colone sur son Tombeau, & que l'Inscription de cette Colone, étoit glorieuse à ce Prince infortuné.

Mais de tous les Princes malheureux, peut être n'y en a-t-il jamais eû dont l'infortune fut plus sensible, que celle qui persécuta *Marguerite d'Anjou*, Epouse de *Henri VI*. Roi d'Angleterre: Elle soutint longtems la Couronne chancelante sur la Tête de son Mari, & l'auroit affermie, si beaucoup de Courage & de Génie avoit pû résister à la fatalité des circonstances. Elle étoit Fille de *René d'Anjou*, Roi de *Naples*, Duc de *Lorraine*, Comte du *Maine*, qui avoit été dépouillé de tous ses Etats, & elle sembloit avoir hérité de ses mal-

heurs; mais plus courageuse & plus habile que son Père, elle eût les Talens pour gouverner, & les Vertus guerrières des plus grands Homes. Elle eût à luter tout à la fois, contre la mauvaise fortune du Roi son Epoux, Prince foible, & qui ne se soutenoit sur le Trone, que par un reste de respect, qu'on avoit pour son Sang & pour ses Vertus paisibles & oisives, & contre l'Etoile dominante de la Maison d'*Torck*, liguée contre celle de *Lancastre*, qui régnoit alors. Le Duc d'*Torck* étoit à la tête de son parti, fécondé par le Comte de *Warwick*, grand Capitaine, ambitieux, capable de tout entreprendre & de tout exécuter. La Bataille se donna entre les Rivaux, & fut funeste à *Henri VI*. La Reine, qui se trouva au Combat, fut obligée de prendre la fuite, tandis que ce malheureux Prince lui tendoit les Bras. Il fut conduit à *Londres*, moins come Roi, que come Prisonnier. La Princesse fut se dérober aux Vainqueurs, & chercha un azile dans une épaisse Forêt, avec le Prince son Fils, très jeune encore, mais qui avoit combattu à ses côtés. Le prémier objet qui se présenta à elle fut un Voleur, à qui cette même Forêt servoit de Retraite. *Sauvés*, lui dit elle, l'*Héritier du Trone* & l'*Espoir de l'Angleterre*: Elle lui remit en-

suite le Prince entré les Bras , avec cette air de dignité , que les grandes Ames conservent dans la plus mauvaise Fortune. Son espérance ne fut point trompée. Le Brigand fut fidèle , & lui rendit son dépôt , après l'avoir mis en surcté.

Mon dessein n'est pas de faire l'Histoire de cette Héroïne , & des revers qu'elle eût à essuier , & qu'elle surmonta longtems avec fermeté. Il suffit de dire , qu'après diverses révolutions , & douze Batailles , où elle fut toujourns à la tête de ses Troupes , & souvent victorieuse , il falut enfin céder au fort , mais elle eut au moins la satisfaction & la gloire de vaincre son Ennemi & son Concurrent le Duc d'*Torck* , l'An 1446 : Il fut tué dans ce Combat , & son second Fils *Rutland* eût la même destinée. La Guerre étoit finie , & le Roi *Henri VI.* étoit rétabli , sans craindre aucune vicissitude . , si elle avoit pû soumettre le Comte de *la Marche* , Fils aîné du Duc d'*Torck* , qui aussi entreprenant que son Père , mais plus heureux , se fit couronner Roi à *Londres* , sous le Nom d'*Edourd IV.* tandis que la Reine *Marguerite* s'imaginait , que rien ne s'oposeroit à son Triomphe : *Londres* lui aiant fermé ses Portes , elle fut contrainte de se retirer en *France* , à travers des Vaisseaux Ennemis , qui cou-

vroient la Mer. Son Fils la suivit, mais le Roi *Henri VI*, qui avoit été délivré par sa Femme, fut repris & enfermé à la Tour. La Reine, mal secourüe par *Louis XI.* Roi de *France*, trouve moïen d'emprunter de l'Argent & des Vaisseaux; elle se rembarque avec cinq cens Homes, aborde en *Angleterre*; y assemble des forces, secourüe par le Comte de *Warwick*, qui avoit abandoné le parti d'*Edouard IV.* elle affronte encore le sort des Batailles. *Warwick* est tüé, elle est faite Prisonière, & elle a la douleur de voir tuer à ses Yeux le Prince de *Galles* son Fils, qui mourut en Héros. *Edouard* se l'étant fait amener lui demanda, qui l'avoit rendu assez hardi pour entrer dans ses Etats? *Je suis venu dans ceux de mon Père*, répondit le jeune Prince, *pour le venger, & pour sauver de tes Mains mon Héritage.* On fit mourir le Père après le Fils, & il en couta 50. mille Ecus à *Louis XI.* pour la délivrance de *Marguerite*.

On a vü les malheurs de la Maison de *Suabe*, qui avoit doné plusieurs Empereurs à l'*Allemagne*, & qui prit fin par la mort tragique du jeune *Conradin*. La Maison des *Stuarts* n'a pas été plus heureuse: Elle règnoit en *Ecosse*, dit Mr. de *Voltaire*, dans son Histoire Universelle, depuis l'an 1370.

Jamais Maison n'a été plus infortunée. *Jaques I.* après avoir été Prisonnier en *Angleterre* pendant 18. ans fut assassiné par ses Sujets en 1444. *Jaques II.* fut tué dans une Expédition malheureuse à *Rokboroug*, à l'âge de 29. ans. *Jaques III.* n'en aiant pas encore 35. ans fut tué par ses Sujets en Bataille rangée. *Jaques IV.* Gendre du Roi d'*Angleterre Henri VII.* périt âgé de 39. ans, en 1513. dans une Bataille contre les *Anglois*, après un règne très malheureux. *Jaques V.* mourut à la fleur de son âge à 30. ans, en 1542.

La Fille de *Jaques V.* la malheureuse & coupable *Marie Stuard*, augmenta le nombre des Reines mortes par la main du Bourreau. *Jaques VI.* son Fils, ne fut Roi d'*Ecosse*, d'*Angleterre* & d'*Irlande* que pour jeter par sa foiblesse, les fondemens des Révolutions qui ont porté la Tête de *Charles I.* sur un Echafaut, qui ont fait languir *Jaques VII.* dans l'exil, & qui tiennent encore cette Famille infortunée, errante, loin de sa Patrie & du Trône, sur lequel elle a fait de vains & d'inutiles efforts pour remonter. Tout Prince porté au fanatisme & au pouvoir arbitraire n'est pas propre à gouverner les *Anglois*.

L'histoire du Prince de *Viane* est une des plus touchantes. Il étoit né avec de grandes

qualités. Son courage égaloit sa naissance, & la beauté de son Ame surpasseoit encore celle de son Corps. Il étoit Fils de *Jean d'Arragon*, qui succéda à son Frère *Alphonse*, & de *Blanche de Navarre*, Héritière de cette Couronne, qui devoit lui appartenir; mais sa Mère étant morte, son Père épousa *Henriques* Fille de l'Amirante de *Castille*, & en eût un Fils, qui fut *Ferdinand le Catholique*. Come il étoit le Cadet, sa Mère, dévorée d'Ambition, ne se fit pas un scrupule de remplir par un Crime l'intervalle qui l'éloignoit du Trône, qu'elle vouloit lui faire remplir. Pour mieux exécuter son projet, elle rendit le Prince de *Viane* suspect au Roi son Père, qui eût l'injustice de lui refuser le Sceptre de *Navarre*, qui lui appartenoit légitimement. Il en auroit laissé jouir tranquillement son Père, s'il n'eût pas redouté l'Ambition & la tiranie de la Reine, qui s'étoit emparée de toute l'Autorité. Pour se faire un apui capable de le protéger, il demanda en Mariage l'Infante *Isabelle*, Sœur de *Henri*, Roi de *Castille*. Cette Princesse avoit autant d'Esprit que de Beauté. Elle ne pût voir le Prince de *Viane*, sans s'intéresser pour lui, & sans desirer une Union, qui devoit faire leur bonheur réciproque; mais le Roi d'*Arragon* ne la craignoit pas moins que son Fils la souhaitoit, & pour

mieux rompre leurs engagements, il manda à son Fils de le venir trouver à *Lérida*, lui promettant de le faire déclarer son Héritier. Le Prince, qui étoit fans défiance, come fans Crime, obéit aux ordres du Roi, mais à peine étoit-il arrivé, qu'il fut arrêté & mis aux Fers. Les *Catalans* & les *Arragonois*, persuadés de son innocence, se soulevèrent & le Roi fut forcé de le mettre en Liberté; mais ce Prince en jouit peu & mourut bien-tôt après soit de poison soit de tristesse.

Marguerite d'Ecosse, Epouse de *Louis Dauphin*, qui fut depuis *Louis XI*, n'eût pas un sort plus heureux. C'étoit la plus belle Princesse de l'*Europe*, & sa Vertu éga-loit sa Beauté. Elle joignoit à une grande délicatesse de Sentiment, des connoissances au dessus de son sexe, & du Siècle où elle vivoit. L'estime qu'elle avoit pour *Alain Chartier*, qui étoit à la fois le plus bel Esprit & l'Home le plus laid de son tems, marquoit qu'elle étoit la justesse de son goût, & de son discernement. Quoi que le Dauphin n'eût pas pour elle l'attention qu'elle méritoit, elle ne laissoit pas de l'aimer, & de calmer les soupçons du Roi son Père, (*Charles VII.*) qui ne trouvoit pas dans son Fils la docilité & la soumission qu'il désiroit. On peut dire qu'elle étoit

le lien de la Paix dans la Maison Royale. La Reine sa Belle Mère, Princesse sage & d'un Génie supérieur, n'avoit que trop de sujet d'être jalouse d'*Agnès Saxe*, qui étoit la Maitresse déclarée du Roi, & qui étoit digne d'être sa *Favorite*; mais l'Amour ne souffre point de partage, & la tendresse du Roi la rendoit criminelle aux Yeux de la Reine. *Marguerite* calmoit ses soupçons, & rendoit à *Agnès* tous les bons offices que sa Vertu permettoit de lui rendre; mais les nuages qu'elle écartoit loin des autres la couvrirent elle même, & elle tomba dans un écueil qu'elle ne prévoit pas. *Jean d'Estouville*, qui avoit occasion de la voir souvent, ne put s'empêcher de l'aimer; mais il n'osa jamais lui déclarer une passion qu'il condamnoit lui même, & qu'il ne pouvoit vaincre. Il entra un Jour dans la Chambre de la Princesse, qui étoit malade & au Lit; les Rideaux étoient à demi fermés, & ses Femmes étoient autour d'elle. Il s'aprocha d'elle, & la consideroit dans un profond silence: Dans ce moment *Jamet* entra, & le trouva le coude apuié sur le Lit, & versant des larmes qu'il n'avoit pas la force de retenir. *Jamet* eût l'imprudence de rapporter ce qu'il avoit vû; la Princesse le scût, & comme elle conoissoit le Dauphin pour être fort

soupçonneux, elle tomba dans une sombre Mélancholie, qu'on ne put guérir. Elle mourut, en protestant de son innocence.

La malheureuse destinée de *Henriette d'Angleterre*, Fille de l'infortuné *Charles I.* & Femme de *Philippe de France*, Duc d'*Orléans*, n'est pas moins remarquable. Voici le Portrait qu'en fait l'illustre *Bossuet*, dans l'Oraison funèbre de cette Princesse : „ Née
 „ sur le Toûne, elle avoit l'Esprit & le
 „ Cœur plus haut que la Naissance : Les
 „ malheurs de sa Maison n'avoient pû l'aca-
 „ bler dans sa première Jeunesse, & dès
 „ lors on voioit en elle une grandeur, qui
 „ ne devoit rien à la Fortune. Elle conoissoit
 „ si bien la beauté des Ouvrages d'Esprit,
 „ que l'on croioit avoir atteint la perfec-
 „ tion, quand on avoit sù plaire a *Mada-*
 „ *me*. Je pourrois encore ajouter, conti-
 „ nue ce célèbre Orateur, que les plus sa-
 „ ges & les plus expérimentés, admiroient
 „ cet Esprit vif & perçant, qui embras-
 „ soit sans peine les plus grandes Affaires,
 „ & pénétoit avec tant de facilité dans les
 „ plus secrets Intèrets des Princes.” Elle do-
 na une preuve de sa capacité dans un Voïa-
 ge qu'elle fit en *Angleterre*, où elle mēna-
 gea entre le Roi *Charles II.* son Frère, &
Louis XIV. cette Alliance, qui pensa être
 si funeste aux *Hollandois*, l'an 1672.

Mad. de la Fayette n'en fait pas un Portrait moins avantageux. La Princesse d'Angleterre, dit elle, possédoit au souverain degré, le don de plaire, & ce qu'on appelle graces : Les charmes étoient répandus dans toute sa Personne & dans son Esprit, & jamais Princesse n'a été si également capable de se faire aimer des Femmes & adorer des Homes.

Aussi le Comte de Guiches, Favori du Duc d'Orléans, en devint il passionément amoureux : C'étoit le jeune Home de la Cour le plus beau & le mieux fait, & la grandeur de son Esprit répondoit à celle de sa Naissance. Madame ne fut pas insensible à ses soins, & malheureusement pour elle, elle ne pût si bien cacher son penchant, que Monsieur ne le découvrit. Il étoit incapable d'aimer les Femmes, mais il crut sa gloire intéressée à punir l'infidélité de la sienne, dont il n'avoit que des soupçons très équivoques. Cette belle Princesse mourut, dit on, empoisonnée, à l'age de 26. ans.

Les Homes ont tous une même origine, & cette origine est petite. Les plus grands sont exposés aux plus grands revers : Après avoir fait dans leur passage un peu plus de bruit que les petits, ils se perdent tous également dans l'abîme de l'Eternité.

Dieu décide à son gré du fort de tous les Mortels.

*Des plus grands Potentats la chute épouvantable ,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa Main redoutable.
Pour dissiper leur Ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, & dans la poudre , il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa Voix la Mer fuit , le Ciel tremble,
Il voit come un Néant tout l'Univers ensemble ,
Et les foibles Mortels , vains jouets du trépas ,
Sont tous devant ses Yeux , come s'ils n'étoient pas.*

A sa voix les Montagnes sont ébranlées, & s'éroulent sous leurs fondemens. Les Colines heurtent les unes contre les autres; elles se brisent & se précipitent dans de profonds abîmes. La Terre elle même dispaeroit, & tout ce qu'elle contient s'évanouît avec elle.

Mais après avoir parlé de *Henriette d'Angleterre*, je ne saurois passer sous silence la fin tragique de *Charles I.* son Père. Souverain de trois Roïaumes; né avec de l'Esprit & des Lumières; naturellement bon & clément, il aimoit ses Sujets, & souhaitoit leur prospérité. On ne lui reprochoit que de vouloir étendre trop loin les Privilèges de la Courone, mais quand on croit pouvoir ce que l'on veut, il est rare de ne vouloir que ce qui est juste. S'il abusa, en quelques occasions de son

Autorité, s'il ne respecta pas assés les Droits de la Nation, c'est qu'il ne les avoit pas assés étudié & qu'il conoissoit mieux ses Privilèges que ceux de son Peuple. Le desir de s'agrandir est naturel à l'Home & plus encore aux Princes. Quelqu'un disoit, que s'il est permis de commettre un Crime, c'est pour aquerir un Trône, ou pour l'afermir. *Charles I.* écouta peut-être trop la voix de l'Ambition & ferma quelquefois l'oreille à celle de l'Equité; mais de sages représentations auroient pû le ramener & l'engager à renfermer son pouvoir dans des bornes légitimes *. Malheureusement pour lui, il étoit ferme, lorsque la Prudence vouloit qu'il se pliat à la nécessité des Circonstances & aux desirs de son Peuple; & passant d'une extrémité à l'autre, il relâchoit de son autorité, quand la bone Politique exigeoit, qu'il fit ses éforts pour la mainte-

* On peut ajouter que les Souverains, & quelquefois les Sujets, se trouvent dans des circonstances si épineuses, que par une sorte de fatalité, ils sont come forcés à faire des fautes. *Les fautes* dit Mr. de *Montesquieu*, que font les Homes d'Etat, ne sont pas toujours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est, & les inconvéniens ont fait naitre les inconvéniens.

nir. Ce n'est pas qu'il manquât de courage & de valeur ; mais par je ne fais quelle fatalité, il n'en tiroit pas tout l'avantage qu'il auroit pû en retirer , sur tout, étant en Guerre contre des Enemis habiles & redoutables , qui furent profiter de toutes ses fautes , pour s'élever sur ses ruines. Ils crioient sans cesse, que ce Prince violoit les Loix & les Prérogatives de ses Sujets ; qu'il avoit perdu toute crainte de Dieu & tout amour pour la Justice. Un Home s'éleva * qui, le Flambeau du Fanatisme d'une main , & de l'autre , celui de la Discorde, enflamoit tous les Esprits ; & dans cette espèce d'yvresse , faisoit adorer la *Licence* , qu'il avoit déguisée sous les Habits de la *Liberté*. Charles en fut la victime ; il fut jugé par des Sujets , devenus ses Enemis , & condamné à perdre la Tête sur un Echafaut.

Adorons ici les Décrets du Tout-Puissant & à la vue de ces étonantes Vicissitudes, considérons la fragilité des Grandeurs humai-

* *Cromwel*. Voici le Portrait qu'en fait l'illustre Bossuet : Un Home, dit il, s'est rencontré d'une profondeur d'Esprit incroyable , hypocrite, raffiné autant qu'habile Politique. Capable de tout entreprendre, infatigable dans la Paix & dans la Guerre. Enfin un de ces Esprits rennans & audacieux, qui semblent être nés pour changer le Monde.

que tant de choses différentes peuvent détruire & renverser : Une Pierre tombe je ne sai d'où , & brise le Colosse.

On s'imagine quelquefois que le bonheur est assis sur le Trone , à côté des Princes ; que rien n'altère leur prospérité & que leur vaste Puissance les met à couvert de toutes sortes d'accidens ; mais l'on ne voit pas les noirs soucis qui les environent , les périls qui les menacent de tout côté. Combien d'Adverfaires secrets , & de pièges tendus sous leurs pas ! Quand ils auroient assés de force & de valeur pour se défendre des Enemis étrangers ; assés de prudence & de pénétration pour éviter les embuches des Enemis Domestiques ; coment se garantir de ces funestes Evénemens , qu'on ne peut ni prévoir , ni prévenir ? N'avons nous pas vû un Prince sage & puissant , qui paroissoit il n'y a presque qu'un jour , le plus heureux des Souverains , enseveli , peu s'en faut , sous les ruines de sa Capitale ; être témoin de la désolation de ses Sujets , sans pouvoir les secourir. Quelle douleur pour le Père de son Peuple , de voir périr ses Enfans ! Quelle plus grande affliction pour un Cœur tendre & sensible !

G E N E V E .



L E T T R E

Sur le C O M E R C E.

*Non le bonheur n'est pas aux Rives du Potofe;
Qui vit content de rien possède toute chose.*

BOILEAU.

M O N S I E U R.

N'Y a-t-il point un peu de malice dans la demande que vous me faites ? Vous voulés que je vous dise mon sentiment sur le Commerce & vous croiés peut-être, que parceque j'ai du goût pour les Belles-Lettres, j'ai quelque répugnance pour le Commerce. Si vous pensés cela, vous vous trompés & vous ne me rendés pas justice. Je n'ai pas la hardiesse de dire, come Mr. de *Voltaire*,

Tous les Arts à la fois sont entrés dans mon Ame.

Mais je les estime tous & je crois qu'il y a de la petitesse & peu d'équité à aimer les uns à l'exclusion des autres. On peut préférer l'un à l'autre, soit parceque nôtre penchant nous y détermine, soit parcequ'il nous paroît plus utile ou plus conforme à nôtre état; mais il y a de l'injustice à mé-

priser ceux pour lesquels nous ne nous sentons aucun talent & que nous n'avons pas même étudié. Un habile Négociant n'est pas moins utile à la Société qu'un savant Théologien ou un Jurisconsulte éclairé. Elle a besoin, pour se soutenir, de plusieurs sortes de Matériaux : C'est un Edifice appuyé sur diverses Colones, qui ont chacune leur beauté & leur usage*.

Il y a plus, non seulement cette variété de Talens forme dans la Société une forte d'harmonie, mais ils s'aident encore réciproquement. Un habile Négociant doit entendre la Géographie, pour savoir où croissent & où passent les Marchandises qu'il achète. Il doit encore conoitre, jusques à un certain point, les Intèrêts des Princes & entrer dans leurs vûes pour en profiter.

Plus les Négocians gagnent avec l'Etranger, plus ils sont en état de dépenser avec leurs Compatriotes. La Richesse réelle d'une Nation est à son plus haut degré, lors

D 2

* On ne peut douter que le Commerce ne soit une des Colones de l'Etat. *L'An 1664. est, dit un illustre Auteur, l'Epoque des Manufactures & du Commerce de France, qui reçut un grand échec par la Révocation de l'Edit de Nantes. On ne pouvoit pas, ajoute-t-il, faire un plus grand Sacrifice à la Religion.*

qu'elle n'a recours à aucune autre pour ses besoins. Il est bon qu'un Peuple ne manque d'aucun des agrémens de la Vie, mais il cesseroit d'être heureux, si ces agrémens & ces comodités épuisoient ses Richesses. Il en feroit même bientôt privé, *parceque les besoins réels*, dit un Ecrivain célèbre, *sont des Créanciers barbares & impatiens*. Le même Dieu qui a donné aux uns le Talent de la Parole & de l'Eloquence est celui qui a donné aux autres le génie du Commerce; mais ces qualités ne sont pas incompatibles; elles se réunissent quelquefois pour le bien des Homes, ce qui forme les Caractères les plus estimables*.

Ne croiés pas qu'un Orateur, un Géomètre, un Poete raisonnable & éclairé méprisent jamais un habile Négociant: Il en sent trop bien le prix. Ce ne sont que les petits Génies qui, renfermés dans leur sphère, s'imaginent qu'au delà des bornes étroites où ils sont resserrés, il n'y a rien de bon & digne d'éloge; come si de l'Or en étoit

* Il est certain que la réunion & l'assortiment des Talens est ce qui distingue les Génies supérieurs. Mr. *Rolin* remarque, que les *Carthaginois* étoient Négocians, mais qu'ils n'avoient du goût ni pour les Sciences ni pour les Arts: Aussi avoient-ils quelque chose de feroce & manquoient de ces Sentimens de Vertu, qu'inspire une bone Education.

moins de l'Or, parce qu'il est mêlé avec de l'Argent.

Il est vrai que les Talens doivent être estimés à proportion de leur plus ou moins d'utilité ; mais la distance qu'il y a de l'un à l'autre est si petite, qu'elle disparoit presque aux yeux d'une Personne équitable ; mais si l'Amour propre la mesure, le degré qui sépare un Talent de l'autre paroitra fort éloigné ; & si l'on en évalüe la valeur, on fera certainement pancher la balance du côté de son Talent favori.

Si l'on examine avec attention ce que c'est que le Talent, peut-être en fera-t-on moins de cas, quoique toujours fort utile. Il est certain que sa naissance n'est pas due à nos desirs ni à nos recherches ; il naît chez nous & s'accroit presque sans le secours de l'Étude. Elle ne fait que le perfectionner & les circonstances le dévelopent & le manifestent. Les besoins enfantent les Arts ; la concurrence les élève ; & les richesses les perfectionent.

Presque tous les Talens ont un but auquel ils n'ateignent jamais, parce que la Pratique est toujours au dessous de la Théorie & que ce point de perfection seroit peu utile ou même nuisible à la Société, dans les Limites de laquelle l'exercice des Talens, doit être renfermé. En éfet, le Négociant, quelque habile qu'il soit ne sauroit jamais

parvenir à ce degré de richesses , qui est l'objet de ses desirs & de son travail. S'il pouvoit y atteindre , le superflu qu'il aquéreroit , feroit aux dépens du nécessaire des autres & pourroit lui être nuisible à lui même , en lui inspirant de l'orgueil & en le plongeant dans le Luxe & la Volupté.

Il en est demême de tous les Talens , qui ont pour objet la pratique des Beaux-Arts. Sortés les , s'il est possible , des bornes de l'utile , ils ne sont propres qu'à flater les yeux & l'imagination , qu'à satisfaire une vaine curiosité , ou à nous jeter dans la mollesse. Heureusement la Providence nous a fait de manière , que nous ne pouvons guères sortir des Limites qu'elle a prescrites à nôtre Industrie. L'Ouvrier le plus adroit ne fera jamais une Ruche aussi bien qu'une Abeille ; ni un simple Nid come un Oiseau : Cependant l'Ouvrier est au dessus de l'Oiseau ou de l'Abeille ; mais les Animaux ont pour Guide le Créateur & l'Home n'a que son Génie.

Dieu dirige l'Instinct & l'Home la Raison.

Mais , dit-on , il y a des Talens qui paroissent si frivoles ? ' Oui mais ils ont pourtant leur usage , quand ils ne serviroient qu'à nôtre amusement & à nos plaisirs : C'est là un besoin auquel il faut satisfaire , & voila

la destination de ces Arts frivoles. *La recherche des choses frivoles*, dit un illustre Auteur, *marque un Esprit petit, mais elle peut produire un grand bien, en faisant circuler les Espèces & en exerçant l'industrie des Ouvriers. Les Fous amusans valent bien ceux qui sont tristes.*

Mais le Luxe! Le Luxe humanise les Hommes, polit leurs manières, adoucit leur humeur, aiguise leur imagination, perfectionne leurs connoissances. S'il ruine les uns, il enrichit les autres. L'Or & l'Argent circulent & ne font que passer d'une main dans une autre.

Le Commerce est un Champ fertile, qui produit des Fleurs & des Fruits. Le Commerce exerce non seulement l'Industrie des Ouvriers, mais il est encore une grande ressource dans un Etat, qu'il orne & qu'il enrichit. *Tyr & Carthage* ne furent puissantes & célèbres, que par la prospérité de leur Commerce. C'est dans la même source que *Venise, Gènes, la Hollande, & l'Angleterre* ont puisé leurs Trésors: C'est une Mine riche & abondante, mais il faut la cultiver.

Mais, dit-on, le Commerce abaisse quelquefois l'Esprit & le tourne du côté d'un vil intérêt. Cela n'arrive pas toujours: Il y a des Négocians qui sont très généreux & qui ont l'Ame grande. J'ai lû quelque part;

qu'en 1711. Mr. Crozat , fameux Négociant, sachant l'Etat épuisé, les Provinces ruinées, le Roi sans crédit & tout l'Argent resserré dans les Cofres des Partisans; touché des malheurs de sa Patrie, vint offrir à Louis XIV. cinq Millions, avec lesquels ce Prince continua la Guerre & se mit en état de donner la Loi à ses Enemis, qui la lui faisoient. Il reçût en recompense des Lettres de Noblesse, mais il étoit déjà noble par le Cœur.

L'Etat n'est pas moins reconnoissant des Services de la Prudence, de l'Activité & de l'Industrie, que de ceux de la Bravoure & de l'Intrépidité: C'est la prospérité de l'Etat qui fait nôtre gloire. Les *Médecis* ont éprouvé cette Vérité & l'ont rendue sensible. Ils n'étoient que de simples & riches Négocians de *Florence*; ils parvinrent à la Principauté, moins par leurs Richesses que par leurs Talens & les Services qu'ils rendirent à la République, qu'ils firent fleurir.

Le Commerce raproche des Pais que de vaste Mers, des Montagnes inaccessibles & des Déserts affreux sembloient avoir séparés pour jamais*. Il met en comunauté de

* Ce fut, dit-on, un Négociant qui trouva l'écriture, étant convenu avec son Correspondant

de Biens tous les Peuples & n'en fait ,
 pour ainsi dire , qu'une seule Famille. Il
ramène, dit un bon Auteur , *l'abondance* &
la joie où le dérangement des Saisons a jetté
l'horreur & *la stérilité*. Par le Commerce,
 la Calamité , qui désole un Pais , n'est
 funeste à personne , & la Prospérité , qui
 en favorise un autre , est utile à tout le
 monde. Aussi *Louis XV.* a-t-il acordé sa-
 gement des Lettres de Noblesse à des Né-
 gocians distingués par leurs vûes , leurs
 lumières & leur zèle pour la Patrie.



dant de désigner par de certains caractères la
 première Silabe des Marchandises, qu'il envoioit
 & qu'il demandoit.



F R A G M E N T

*D'Histoire Egiptienne , trouvé dans les Rui-
nes de Thèbes , au comencement de ce
Siècle ; traduit en François par le Cheva-
lier de L. M. * Capitaine d'Infanterie.*

A*mitis* naquit vers le comencement du Règne de *Sésostris* , avec ce Génie que les Siècles médiocres apellent miraculeux & que les Siècles florissans nomment supérieur. Elevé dans le Temple d'*Osiris* , au Culte duquel les Grands d'*Egipte* consacroient leurs Enfans par un Droit exclusif , les prémices de sa jeunesse furent des Ouvrages , qui respirent toute l'aménité de la Poësie & la solidité du Sage.

Amitis

* Un célèbre Professeur d'*Oxford* , qui passe pour très versé dans les Langues Anciennes a aussi traduit ce Fragment d'une manière fort différente. Sans décider sur le mérite de l'une de ces Traductions , préféablement à l'autre , nous donons celle-ci come extrêmement flateuse pour les Partisans de *Sésostris* & de son Favori.

Amitis fut bientôt dégoûté d'une Philosophie, qui ne se repait que de contemplations stériles : Un Instinct sublime le portoit à cette Philosophie active, qui vivifie la Société, en multipliant les routes du bonheur public. Il fut quelque temps suspendu au milieu des objets qu'offre le Théâtre immense de la Nature & de l'Humanité. Ses premiers regards furent des soupirs, parceque les grandes Idées suposent les grands Sentimens, & que celui de gémir sur les Homes acompagne toujous le Talent de les éclairer. *Amitis* trembla. Il alloit faire ce premier pas, qu'un Génie vulgaire fait sans danger, parce qu'il le fait sans Témoin ; & qu'un grand Génie n'ose souvent hasarder, parceque les Spectateurs l'examinent & qu'il est le préjugé de sa gloire ou de sa chute. *Amitis* fut présenté à *Sésostris* come un Home supérieur aux Dignités par sa Modération, & égal aux plus grandes Affaires, par son Génie & son Zèle. Il fut reçu avec cette bonté majestueuse, qui est le Tribut que les grands Rois paient aux grands Homes.

Sésostris l'envoia vers une République de la Grèce, qui, par la sagesse d'un Gouvernement invariable, étoit l'Ecole & le Modèle des Républiques. Le Vulgaire, ce groupe des Grands & des Petits, fut jaloux,

étonné que l'effor d'*Amitis* fut une Dignité, qui n'étoit ordinairement que la dernière récompense d'une Politique consommée. Il ignoroit, que le premier élan des grandes Ames est toujours pour les grandes choses.

Amitis justifia bientôt la préférence de son Roi, en faisant les délices des Peuples qui l'avoient parmi eux. Des succès dignes de lui començoient à fixer l'admiration publique, lorsque des Troubles inattendus offrirent dans sa Patrie un Champ plus vaste à ses Talens.

Tyr, cette Isle fameuse par son Commerce, malheureuse par la fougne de son Peuple, estimable par la fierté noble & généreuse des Grands, coupable par la mort de plusieurs de ses Rois, célèbre par le progrès des Sciences & des Arts & surtout par une Constitution ébauchée par les chocs & les secouffes des Siècles & perfectionnée par un grand Home; *Tyr* vouloit augmenter ses Richesses & sa Puissance de celles des autres Nations: Elle regardoit l'*Egipte* come une voisine incomode, dont la rivalité prouvée par les Guerres de 10. Siècles, seroit un obstacle éternel à ses projets. Des Victoires remportées par *Sésostris* dont la dernière, lui faisoient souhaïter encore plus vivement de saper le principe de ses avantages & de ses ressources: La moderation généreuse avec

laquelle ce Prince la termina, lui parût un indice de foiblesse. Tyr, aveuglée par les artifices de son Roi (c'étoit *Pigmalion II.*) trahit par la vénalité des Grands, étourdie par la fougue naturelle ou concertée de la partie subalterne du Sénat, oublia que *Sésostris* començoit une Guerre juste avec impétuosité & la finissoit avec grandeur d'Ame.

Cette Nation impérieuse avoit des Colonies dans la *Bétique*; l'*Egypte* y en possédoit aussi : Le Commerce des deux Peuples avoit à peu près suivi la même gradation. Une Guerre longue, malheureuse, mais légitime, soutenüe par le Bifaieul de *Sésostris* dans un âge où la Main des plus grands Rois chanceloit sur le Timon de l'Etat, avoit forcé ce Prince à céder aux *Tiriens* quelques Colonies limitrophes des leurs : Cette cession en augmentant leur opulence, augmenta leur cupidité. Tyr voulut être la Dominatrice des Mers. Son Ambition sembloit favorisée par la foiblesse de la Marine *Egyptienne* : De nouvelles Guerres dans le Continent : Le malheur des tems avoient détourné l'attention que cette partie de l'Administration exige.

D'abord les *Tiriens*, fondés sur des Interpretations arbitraires, franchirent les limites que les Traités les plus solennels, les Garanties les plus respectables & la Tradi-

tion la plus constante avoient fixées entre les Possessions respectives. *Iridon*, qui gouvernoit les Colonies *Egiptiennes*, guidé par l'Esprit de moderation qui animoit *Sésostris*, envoia un Ambassadeur aux *Tiriens*, pour éclaircir des prétensions que nul préalable n'avoit anoncées, & pour terminer à l'amiable des Diférens, qu'un terme obscur pouvoit occasioner. L'Ambassadeur avoit pour lui la justice de sa cause, & un Caractère sacré, formé par le Droit des Gens; ce Droit, qu'une Politique humaine & bienfaisante établit lentement, parceque les biens, qui rendent les Homes heureux en les rapprochant, dépendent de combinaisons que les Sociétés naissantes ignorent, que le droit rigoureux de la Nature contredit & qui ne sont que le fruit de la perfection des Sociétés. Les *Tiriens* étoient infracteurs des Traités; une férocité, échauffée par une cupidité aveugle, les pouffoit; le Droit des Gens les génoit: Ils massacrèrent l'Ambassadeur. Toute l'*Asie* aprit ces horreurs avec indignation. *Sésostris* les reçût avec douleur, mais sans colère; c'est l'écueil des Rois. Son prémier soin fut d'assurer ses Colonies contre de nouveaux atentats par des secours; mais les *Tiriens* en interceptèrent une partie, l'état de Paix qui devoit être entre les deux Nations aiant fait négliger les

précautions qui pouvoient en procurer la sûreté. Des Hostilités comises sans Déclaration ni Plainte préliminaire, des brigandages inouis, exercés par une Nation que toute l'*Asie* avoit jusques là estimée, ne purent faire sortir *Sésostris* de la moderation, qui paroissoit incompatible avec de telles insultes. *Sésostris* étoit un grand Home; la soif des Conquêtes ne l'inspira jamais; la nécessité seule de la vengeance le mit à la tête de ses Armées. Les Historiens, qui l'ont dépeint come un Conquérant, ont écrit l'histoire de leurs Adulations & l'aveu de leur ignorance sur la vraie Gloire, plutôt qu'ils ne nous ont doné le caractère de ce Prince. Il savoit que le Cœur des bons Rois est le Temple de l'Humanité; que cette Vertu, qui est leur Sceptre, répugne à la Guerre, parceque si d'un côté elle détruit leurs Enemis, qui sont des Homes, de l'autre elle épuise leurs Sujets, qui sont leurs Enfans.

Dans ces circonstances, où de jeunes Courtisans, qui ne voioient dans l'amour de la Patrie, que l'amour de la Gloire, proposoient à *Sésostris* d'aller venger dans le sein de *Tyr* même l'honneur de l'*Egipte* attaqué; où, d'une autre part de vieux Sénateurs, instruits par l'expérience, conseil-loient la moderation à *Sésostris*, fondés sur

la Maxime sage , qu'une Nation ne doit jamais s'échauffer que de Sang froid ; on le fit ressouvenir d'*Amitis* , come d'un Home dont le besoin de l'*Egipte* exigeoit la présence. *Amitis* fut rapellé & parût devant son Roi avec la satisfaction modeste d'un sage , jaloux du bonheur de sa Patrie & supérieur à la vanité des succès. *Sésostris* lui dit :

„ *Amitis* , vôte zèle & vos talens me sont
 „ conus ; je vous done une place parmi les
 „ Sages qui soutiennent mon Trône. C'est
 „ par eux que je règne ; je n'ajoute à leurs
 „ Conseils que le poids nécessaire de l'Auto-
 „ rité. Joignés vos Lumières aux leurs ,
 „ pour augmenter la félicité de mon Peu-
 „ ple. ” *Amitis* se prosterna , croiant voir *Osiris* apporter sur la Terre la sagesse & le bonheur des Immortels. *Grand Roi* , dit-il , élevé dans le Temple du Dieu qui veille sur l'*Egipte* , j'ai appris a conoitre son Langage ; il est dans vôte bouche ; vôte Règne est le plus signalé de ses Bienfaits. Nourri de ses Préceptes , qui sont vos Sentimens , je me suis fait une étude du Bonheur des Homes , qui en est le centre. *Ministre de vôte Sagesse* , c'est en communiquant à vos Sujets celui qu'elle doit répandre , que je vais tâcher de meriter d'approcher du Trône. *Amitis* confirma *Sésostris* dans les idées pacifiques dont il s'étoit formé le plan. *Plaignés vous* , dit-il , au Roi de Tyr ; faites

lui entendre par vos Ambassadeurs , que la restitution des Vaisseaux de vos Sujets pourra éteindre une Etincelle , qui embraseroit peut être l'Asie. Les Nations voisines , persuadées de vôtre amour pour la Paix , perdront les préjugés faux , mais invétérés , de l'Ambition de vôtre Dynastie. Si vos Enemis refusent un acomodement , leur mauvaise foi , répandue dans tout l'Univers , leur attirera la colère des Dieux vengeurs & les armes des Princes équitables. Sésostris fit des tentatives vaines auprès de Pygmalion : Ce Prince , qui étoit lui même l'Auteur des troubles , & qui sacrifioit les Tiriens à un intérêt personnel , ne pût consentir à perdre le fruit des Intrigues de tout un Règne.

Anitis , livré à l'activité de son Génie , n'avoit cessé , pendant les Négociations , de méditer sur les moiens de venger l'*Egypte*. Il avoit jetté les yeux sur l'Isle de *Crète* , que *Tyr* possèdoit , depuis la Paix funeste qui termina le Règne du Prédécesseur de *Sésostris*. Cette Isle étoit à l'entrée de la Mer *Egée* , dont les *Tiriens* engloutissoient le Commerce. Il choisit , pour faire accepter son Projet , un jour que le Roi déliberoit avec son Conseil sur les avantages qu'on pourroit tirer d'une Victoire complète , que ses Troupes venoient de remporter sur les *Tiriens* dans la *Bétique* , de concert avec les

Naturels , indignés des perfidies de Tyr. La joie de cet Evénement , ne pouvoit manquer d'ouvrir les Esprits à des projets hardis: *Amitis*, au lieu d'objections , ne trouva que des suffrages. Un inconvénient seul paroissoit se mêler aux avantages de son Plan: La Marine *Egiptienne* n'étoit pas rétablie ; mais *Hiérax* , Chef des Flotes , Ministre supérieur aux difficultés , étala , dans des Préparatifs incroyables , tous les miracles de l'habileté. L'Egipe dont le Pavillon étoit presque inconnu , vit sortir de ses Ports une Flote redoutable , comandée par *Zigis* , vieux Capitaine , dont les Connoissances rares , l'Esprit vaste , des Talens faits pour exciter & mériter la confiance , réparoient avec usure un extérieur maltraité par la Nature. *Zigis* avoit sur sa Flote 15000. *Egiptiens* , sous les ordres d'un Grand de la Cour , dont la jeunesse avoit fait les délices de l'Isle de *Chypre* , & qui y avoit même été souvent rapellé dans le cours de sa vie. Employé ensuite dans les Cours étrangères , où il avoit mis en usage toutes les finesse & les agrémens de l'urbanité *Egiptienne* , il étoit parvenu aux honneurs supérieurs de la Guerre , pour avoir sauvé une République alliée , dont l'Impératrice d'*Assirie* alloit se rendre Maîtresse.

Ebiletos , c'est le nom de ce Grand , dé-

barqua en *Crète* sans résistance. Il trouva les *Tiriens* retranchés sur le Mont *Ida*. Les difficultés de l'assiète & la valeur des Enemis déconcertèrent les règles & les ruses de la Guerre. *Philetos* impatienté, se ressouvint qu'il comandoit à des *Egiptiens*, à qui il avoit vû faire des prodiges, sous les yeux de *Sésostris*, dans une Bataille de la dernière Guerre très opiniâtée, où les *Tyriens*, quoique batus, acquirent beaucoup d'honneur par les manœuvres rares & la valeur qu'ils y firent paroître. *Philetos* montra aux *Egiptiens* les dangers & la gloire, & les *Tiriens* furent vaincus. *Zigis* justifia pendant le Siège la confiance publique, par la défense admirable qu'il oposa à un vieux Chef de Flote *Tirien*, qui fit, par la honte de sa tentative, le désespoir de sa Nation, de sa Famille & sa propre perte.

Amitis reçut les Loüanges si méritées d'un Plan qui tarissoit la plus féconde source de *Tyr*. Il attribua tout à la sagesse de *Sésostris* & ne répondit que par de nouveaux Projets pour sa Gloire.

.

La suite a été détruite par l'injure des Temps.



L'ABEILLE LITERAIRE.

VII. ESSAI.

LA PROVIDENCE.

Prope est à te Deus : Tecum est : Intus est.

C'est à dire Dieu n'est pas loin de vous : Il est avec vous : Il est au dedans de vous.....

SENEC. Epist. 41.

Deux Sectes de Philosophes ont péché contre la Providence ; les uns en nous peignant l'Home , entraîné par une nécessité fatale ; & les autres en nous le représentant come entièrement abandonné à lui même. Les premiers nous ôtoient la Liberté , & rendoient Dieu Auteur du mal ; les seconds détruisoient les Notions primitives de la Vertu & du Vice , du Juste & de l'Injuste.

Le Destin est nôtre Arbitre , disoient les Stoiciens. Tous les Evénemens divers sont enchainés les uns aux autres : Rien n'est l'eset du hazard. Une cause dépend d'une autre cause. Nos peines , nos plaisirs , nôtre état , le tems de nôtre vie , tout est décidé depuis l'éternité. Laissons nous donc aller au gré des

*Destinées , & n'oublions jamais que nous cou-
lons avec l'Univers , dans le même tourbillon.*

On leur fait cette Objection à laquelle ils n'ont jamais solidement répondu , pour sauver la Liberté humaine. „ Telle chose arrivera infailliblement, ou n'arrivera pas : „ Si le Décrèt porte qu'elle arrivera, rien „ ne peut l'empêcher. S'il porte qu'elle n'arrivera pas , rien ne peut lui doner l'existence, „ Dans leur Système cette difficulté est sans replique.

Epicure au contraire dépouilloit Dieu de ses armes & des traits de sa Puissance. Il le mettoit hors d'état de faire ni bien , ni mal ; c'étoit le moien le plus sûr de délivrer ses Sectateurs de toute crainte importune : Aussi a-t-on dit d'eux en général.

*Leur Raison écoutant la voix d'un Cœur coupable,
Que le remords du Crime acable,
Ose faire un Dieu monstrueux,
Qui peu jaloux de ses Ouvrages,
Abandone au hazard , ses plus nobles Images,
Et dédaigne même leurs Vœux.*

C'est ce que deux Poètes dévelopent avec finesse : „ J'ai appris , dit l'un * , que les

E 3

* Horat. L. I. Sat. 5. Securum agere ævum.
Namque Deos didici.

„ Dieux mènent une vie tranquile, & qu'ils
 „ ne frapent jamais du haut du Ciel, ces
 „ tristes coups, qui font trembler les foibles
 „ Humains. ” L'autre * prétend de même,
 que l'Etre suprême ne se mêle point du Gou-
 vernement du Monde „ Immortel de sa
 „ nature, il jouit, *dit-il*, d'une paix inal-
 „ térable, loin des douleurs & des cruel-
 „ les alternatives. Affés riche de son propre
 „ fond, il est aussi insensible à nos Homa-
 „ ges, qu'à nos mépris ; il n'est pas plus
 „ touché de nos Vertus, qu'irrité de nos
 „ Vices.

Mais, reprent-on, le cours réglé des Astres,
 leur clarté, leur nombre, leur arrangement,
 en un mot tous les Miracles de la Nature,
 ne déposent-ils pas en faveur d'une Provi-
 dence, aussi sage, que puissante ? Non,
 répondent-ils, ce sont des Atomes errans,
 qu'un concours fortuit a rassemblés, qui pro-
 duisent tous ces éfets ; c'est le Hazard.

Tel étoit l'insipide jargon des *Epicuriens* :
 Tel est aussi le restein des Incrédules de nos
 jours. Le Hazard gouverne tout ! Quel
 paradoxe ! Le Hazard, Etre chimérique (s'il
 est permis de s'exprimer ainsi) qui n'existe
 pas même dans leurs Cerveaux blessés. On
 leur demande en deux mots. „ Ce Hazard,

* Lucret : L. I. ψ. 57. & seq.

„ dont vous parlés éternellement , est-il
 „ quelque chose, ou n'est-il rien? S'il n'est
 „ rien, quel étrange aveuglement de lui
 „ attribuer l'ordre admirable de la Nature!
 „ S'il est quelque chose, ou c'est quelque
 „ chose d'incrée, ou quelque chose de créé.
 „ Optés. S'il est incrée, c'est lui précisé-
 „ ment que je nomme Dieu: S'il est créé,
 „ il est donc come le reste des Créatures,
 „ dépendant & subordoné. ” Ils se taisent.
 Cependant s'ils étoient encore sensibles à la
 Vérité, ils défavoüeroient leurs Erreurs.

Voilà les deux dangereux Ecueils qu'il
 faut éviter par raport à la Providence. Je
 laisse maintenant ces Philosophes aveugles
 & opiniatres,

*Si l'Univers, ce grand Ouvrage,
 Est pour eux un langage
 Obscur & mystérieux,*

S'ils ne veulent pas se convaincre enfin
 que

*Son admirable structure,
 Est la voix de la Nature,
 Qui se fait entendre aux yeux.*

ROUSSEAU.

en un mot, si tous les Bienfaits du plus ri-
 che, & du plus tendre des Pères, ne peu-

vent les arracher a un délire, quel fruit pourrois-je espérer de mes foibles Réflexions ?

C'est donc à vous que je m'adresse, Cœurs reconnoissans; c'est avec vous que je veux suivre les démarches de la Providence, & contempler une légère partie de ses Faveurs. Il n'est pas besoin de vous en prouver l'existence, ni de vous démontrer que l'immense Ouvrage de l'Univers ne peut subsister sans elle: J'en conviens; mais, si l'Avare ne s'ennuie point de compter ses Trésors, si les Grands de la Terre, revoient toujours avec un nouveau plaisir, les Titres de leur Noblesse, un Enfant de la Providence peut-il trop s'occuper des Biens qu'elle lui prodigue ?

J'entens ici par la PROVIDENCE le soin que Dieu prend de toutes ses Créatures, soit pour les conserver, soit pour entretenir l'ordre & les Loix qu'il a établies dans l'Univers. Or je ne puis méconnoître ce soin.

Je dois ma Conservation au bon plaisir du Créateur. Qu'on explique come on voudra l'acte par lequel il me conserve, il sera toujours vrai de dire, que si j'existe en ce moment, c'est à lui que je dois mon existence. Les diverses parties de ma Vie n'ont entr'elles aucune liaison nécessaire. A chaque instant
 'le peut finir, & parce que je suis aujourd'hui,

je ne puis pas dire, avec certitude, que je serai encore demain. Périssable de ma nature je ne suis donc soutenu que par une Puissance supérieur à moi: Or quelle est cette Puissance qui règle, qui mesure à son gré la durée de mes jours, sinon la même qui m'a donné l'être, sinon la PROVIDENCE?

Qu'on me nomme donc quelqu'un qui ose se flater d'être entièrement indépendant & maître de son sort, & je soutiens que sa Conscience le dément. *Alexandre*, au milieu de ses Conquêtes, veut persuader aux autres, ce qu'il ne croit pas lui même, qu'il est un Dieu *. Mais dès que dans un Repas, il se sent frappé come d'un trait meurtrier, il soupire, il gémit. On l'étend sur un Lit; il demande une Epée pour trancher le fil de ses jours & mettre fin à ses douleurs. Ses Courtisans fondent en larmes autour de lui.... *Je meurs*, leur dit il..... ah! que ce langage est différent de celui-ci: *Alexandre ego Jove natus* **. Je suis le grand *Alexandre* le Fils de *Jupiter*..... *Rome* faisoit aussi l'Apothéose de ses Empereurs. Son Fondateur *Romulus* fut, disoit-on au Peuple, enlevé au milieu des Eclairs & placé au nombre des Immortels. Les *Césars* reçurent sans doute

* *Quint. Curt. L. X.*

** *Apud Plutarch.*

de lui ce rare privilege , come par droit d'Héritage. Quoiqu'il en foit , *Vespasien* , l'un d'entr'eux avoüa ingénüement en regrètant la Vie , qu'il ne devenoit Dieu , qu'en cessant d'être Home. Quelle Divinité ! Qui de ces Dieux n'auroit pas dit volontiers avec le *Sapho* du Siècle passé.

*Oui , si le Ciel vouloit écouter mon envie ,
J'en donerois ma part , pour un Siècle de vie.*

Je tranche le mot. Dieu , tout Dieu qu'il est , ne peut pas faire une Créature indépendante , parce qu'il ne peut pas l'impossible. Qui dit Créature , dit un être tiré du néant , & qui retourneroit dans le néant , si le Créateur ne le conservoit.

Il ne faut pas de génie pour saisir ces Idées , pour en sentir la force ; mais je défie tous les Logiciens les plus subtils d'y démontrer quelque chose de faux.

Riches orgueilleux , aportés donc maintenant vos Trésors ; produisés la longue liste de vos illustres Aieux : consultez ces Flateurs qui osent vous promettre l'Immortalité... Hélas ! si vous rentrés ensuite en vous mêmes , vous êtes forcés de convenir , que sujets come le dernier des Homes aux misères de l'Humanité , rien ne peut vous soustraire à la Loi comüne. La Mort mois-

fonne souvent du même coup le Sceptre & la Houlette.

Je passe aux Loix constantes & invariables de la Nature, où tout montre l'art infini de son Auteur, où tout annonce un ordre, un arrangement, un dessein suivi*, ou tout enfin fournit des preuves de la vérité de mon texte: *Dieu est avec nous: Il est au dedans de nous.*

*Eternels Monumens d'amour & de puissance
Témoin en foule rassemblés,
Fleuves, Mers, rompez le silence;
Répondés Elémens, & vous Astres parlés!*

Pour traiter avec méthode une Question si intéressante, je la divise en deux Articles. Nous considérerons donc la Providence 1°. Dans l'Ordre physique, 2°. Dans l'Ordre moral.

A R T I C L E Ier.

ORDRE PHISIQUE.

Aprochés, mon cher *Céladon*. Vous êtes à la fleur de l'âge, & peut-être n'avez

* *In quibus nulla temeritas, sed oratio apparet.*
Cic. L. II. de nat. Deorum.

vous pas encore jetté un seul coup d'œil sur la face de la Nature. Venés reconoitre dans ses Ouvrages , un Dieu à qui rien ne coute. Je ne vous demande point de Science , rien que ce que les plus simples peuvent favoir : Je ne veux ni éblouir , ni captiver vôtre Raison , mais la conduire.

Vous avés un Corps *Céladon* : Il n'est pétri que de boüe , & c'est un chef d'œuvre. Quelle Main l'a façonné? Vous en jugerés vous même.

Les Chairs couvrent & envelopent les Os de ce Corps , & ces Os soutiennent les Chairs. Ils font eux mêmes unis par des Tendons , des Jointures , des Nerfs entrelacés , qui en font toute la force. Voulés vous être droit , ou replié , être roide , ou souple? C'est par le moien de ces Nerfs , que vous le pouvés. La Peau fait l'ornement de vôtre Corps. Sans elle , il paroitroit ensanglanté , il seroit un objet hideux. C'est la Peau qui vous done un coloris vif & aimable , une carnation charmante. Elle laisse s'exhaler les fueurs , & la transpiration. Elle a donc des pores , mais elle ne laisse pas le sang s'écouler ; n'a-t-elle donc plus de pores ?

Vôtre Sang est une liqueur douce , onctueuse , qui se filtre dans les Chairs , qui se renouvelle , qui se subtilise , qui circule sans

discontinuer. Les Veines, les Artères sont autant de canaux, qui le répandent par tout votre Corps.

Vous respirés; vous digérés les Alimens cuits dans votre Estomach. Ils s'y changent peu à peu en Chyle; ce Chyle va au cœur, où il devient Sang, & ce Sang s'épaissit en Chair, pour réparer les pertes que cause votre transpiration.

Ouvrés ce Miroir, mon cher *Céladon*; *Sénèque* prétend que le Miroir sert de Maître à tous les Hommes: Selon lui il apprend aux belles personnes à ne pas deshonorer leur Beauté par leur vie; aux laides à éfacer leurs défauts extérieurs par l'éclat de leurs Vertus; aux jeunes Gens, qu'ils sont dans l'âge de s'instruire & d'obéir; aux Vieillards qu'ils ne doivent rien faire d'indigne de leurs Cheveux blancs. Je renchéris sur son Idée, & je veux que celui-ci vous fasse conoitre votre Dieu! Contemplés y donc les diverses parties de votre Visage. Que dites vous de ce Front! Il orne le reste, il l'embélit; il lui done de la Majesté. Vos Cheveux ne parent-ils pas votre Tête, ne la mettent-ils pas à l'abri des injures de l'air? Que veulent dire ces deux yeux égaux, pleins de feu & de vivacité? Ils occupent come des Sentinelles

tinelles * les lieux les plus élevés, d'où apercevant plusieurs objets, ils s'aquient de leur devoir. Les Cieux, la Terre, les Mers viennent s'y peindre successivement & n'y perdent point leur couleur. Nous les apercevons par un double organe & nous ne les voyons jamais doubles. Pourquoi ces yeux ne sont ils pas panchés vers la Terre come ceux des autres Animaux? Pourquoi s'élevent-ils come d'eux mêmes, vers ces Voutes d'azur, qui roulent sur nos Têtes? Vôtre *Ovide*, tout Païen qu'il est, vous en done la raison: C'est pour vous rappeler le lieu de vôtre origine, vôtre Patrie **. Ces yeux ne sont pas toûjours ouverts, dit *Ciceron*; c'est qu'ils ont besoin de se fermer à la lumière †. Vos Oreilles au contraire ne se ferment jamais; c'est qu'elles

* Cette Idée noble est de *Ciceron*: *Oculi*, dit-il, *tanquam Speculatores altissimum locum obtinent.*

** *Os Homini sublime dedit, Cælum que tueri Jussit & erectos ad Sidera tollere Vultus.*

Ciceron avoit dit avant lui: *Celfos & erectos constituit. Sunt enim à Terra Homines, non ut Incole, sed quasi Spectatores superarum rerum atque cælestium.*

† Lib. II. *De Nat. Deorum.*

sont chargées de vous avertir lorsque vous courés quelque danger.

Quel harmonie , quel acord entre les mouvemens de vos Yeux & ceux de vôtre Bouche ! Ils s'unissent tous pour peindre au naturel les sensations de vôtre Ame : J'y lis vôtre joie , vos douleurs , vôtre trouble & vos desirs.

Ah ! *Céladon* , je m'arrête : Vous en avés vû plus qu'il n'en faut , pour vous écrier dans un juste transport , qu'il n'y a qu'une Main Divine , qui ait pû trouver des combinaisons si justes , si précises ; qu'il n'y a qu'un Dieu , qui puisse tenir toutes ces parties dans une *police* si régulière.

Il n'y a donc rien à réformer dans vôtre Corps ; rien qui ressemble a un essai imparfait. Essaiés d'y changer quelque chose , vous gâtés tout : Est-ce ainsi qu'agiroit le Hazard ? Seroit-il toûjours d'acord avec lui même ? Non ; puisque rien n'est plus opposé au Hazard que la constance. Je supose , disoient les Anciens , que vous trouviés dans une Isle entièrement déserte , une Statue parfaite & dont tous les Membres soient pleins de graces , de vie , de mouvement & d'action : Oserés vous dire , c'est le Hazard seul qui a fait cette Statue ; c'est un coup aveugle qui l'a si bien finie ? Si vous le dites , ne faudra-t-il pas vous apliquer ce trait d'*Horace* :

Naviget Anticyram : Qu'il aille aux Petites Maisons ? Or je demande , s'il y a quelque proportion , entre la Statüe la plus achevée & le Corps humain ?

Mais ne bornons pas ici nôtre court examen. Jettons du moins quelques regards sur cette Terre qui nous porte. Vous la foulés depuis plus de 15. ans , & vous ne l'avés jamais considérée. Elle à ses Vallées où croissent les Herbes ; ses Campagnes qui nous fournissent d'abondantes Moissons ; ses Côteaux qui nous donent des Raisins ! Quelle inombrable multitude d'Arbres de toutes espèces ! Ils couvrent nos Tables de Fruits délicieux. Pendant les brulantes chaleurs , ils nous procurent de l'ombre , & quand la bize tranchante atriste la Nature , leurs branches entretiennent dans nos foïers , le feu qui nous échaufe. Que de prodiges dans un seul Arbre ! Des Racines , un Tronc , de l'Ecorce , des Branches , des Feuilles , des Boutons , des Fleurs , des Fruits ! & c'est un même suc , qui sort de la Terre , qui fait ainsi se varier à l'infini. Il ne se trompe jamais. On ne l'a point encore vû produire des Fruits , quand il doit doner des Fleurs. Ses opérations sont si bien réglées , què le plus ignorant des Hommes les conoit : Et tout cela partiroit d'un Principe sans discernement !

Que fériés vous , *Céladon* , si cette Terre étoit moins dure ? N'engloutiroit elle pas ses malheureux Habitans ? Mais que fériés vous aussi , si elle étoit plus dure ? Comment le Laboureur avide en ouvreroit-il le sein ? Qu'est-ce qui nourriroit les Homes ? Pourquoi tout vieillit-il sur la Terre , sans qu'elle ressentie aucune vieillesse ? On ne finit point de lui déchirer les entrailles , & cependant elle ne s'use pas.

Vous avés souvent vû des Eaux resserrée dans leur Lit. Ce Lit ne se trouvoit-il là que par Hazard , ou avoit-il été creusé à dessein pour empêcher les Eaux d'inonder le Pais ? Voiés vous celles qui descendent du sommet des Montagnes d'alentour ? Elles deviennent autant de Ruisseaux dans les Vallées & bientôt elles se jettent en bouillonnant dans le Fleuve. Ce Fleuve franchiroit les digues qui l'arrêtent , si après avoir arrosé & fertilisé les Campagnes , il ne païoit enfin son tribut à la Mer. Ce sont ces échanges qui conservent l'eau dans le Monde avec une si juste proportion , qu'il est très rare qu'on en ait trop ou trop peu. Dites moi , *Céladon* , est-ce une Cause aveugle qui a distribüé ces Eaux avec tant d'art ; qui les fait serpenter par toute la Terre ; assés douces dans plusieurs endroits , pour désalterer l'Home ,

& fournissant en d'autres un sel propre à assaisonner nos Alimens ?

Quoi de plus fluide que l'Eau ! elle coule & s'échape, & cependant, toute fugitive qu'elle est, elle porte des Vaisseaux prodigieux : Elle entraîne des Masses d'une pesanteur énorme, elle s'arrête pour ainsi dire, pour obéir à l'Homme : Il la conduit partout où il veut.

Ici ce sont des Eaux chaudes qui surgissent au milieu des Rivières. Là c'en sont de Minérales, qui guérissent nos Maladies. Ici ce sont des Fleuves, dont les Inondations périodiques abreuvent des Terres arides & y apportent l'abondance ; là c'en sont d'autres dont le Lit vaste & profond ouvre une voie comode au Commerce. Partout enfin, ce sont de nouveaux miracles.

*C'est un Dieu, qui nous fit ces présens : Oui c'est un Dieu *.....*

Sans l'air comment pourriés vous respirer ? S'il nous manquoit, c'en seroit fait de notre vie, de celle des Animaux de la Terre, des Oiseaux du Ciel, des Poissons de la Mer. Assés pesant, pour faire monter l'Eau dans nos Pompes, & produire mille effets

* Deus nobis Hæc otia fecit. VIRG.

surprenans ; assés transparent , pour que les raions de lumière le percent en un instant , & viennent éclairer nos yeux ; assés pur & assés subtil , pour pénétrer , pour s'insinuer partout , & nous donner sans cesse la plus douce nourriture. L'air a donc précisément toutes les propriétés qu'il lui faut , pour nôtre Conservation.

Sans le Feu , que deviendroient les Hommes ! Sa chaleur nous anime : Elle entretient nôtre mouvement : Elle fait nôtre vie. Le Feu est come l'ame de tout ce qui vit. Avec quoi forgeons nous les Instrumens nécessaires pour la Guerre , pour les Arts mécaniques , pour l'Agriculture ? Avec quoi fondons nous les Métaux & le Verrre , qui sert à tant d'usages précieux ? Avec quoi préparons nous nos Alimens , ranimons nous nos Membres engourdis par le froid ?

Qu'est-ce enfin qui nous rend la Lumière , pendant l'obscurite de la nuit ? N'est-ce pas le Feu ? A quoi n'est-il pas nécessaire ? Aussi le rencontrons nous partout. Les Veines du moindre Cailloux nous le présentent à châque pas.

Voilà , mon cher *Celadon* , ce qu'on nomme vulgairement les quatre Elemens , les Principes des Corps. Chacun d'eux en particulier vous a donné des preuves aussi fortes que sensibles de la Providence. Leur

union dans v^otre Corps vous offre un nouveau sujet d'admiration. Hors de nous ces Elemens paroissent être des Enemis irréconciliables. On diroit qu'ils font faits pour se détruire les uns les autres : L'Eau par exemple éteint le Feu , & le Feu dessèche l'Eau. Ils font cependant amis ; ils se soutiennent dans le Corps humains. Ce sont leurs combinaisons , leurs mesures , leurs proportions différentes , qui diversifient nos Caractères & nos Humeurs.

Tant il est vrai que dans toute la nature , on ne voit que Dieu ; Dieu seul , Dieu partout. „ J'ouvre les Annales d'*Ennius* , „ dit Cicéron : J'y trouve de grands Evénemens , des Vers harmonieux & variés „ & on voudroit envain me persuader que „ c'est le Hazard , que ce sont les caractères „ de l'alphabet , jettés en confusion , qui ont „ produit cet Ouvrage. Je garantis que le „ Hazard n'a pas même p^u en faire un „ seul Vers.

L'Univers ne vaut-il donc pas infiniment mieux que les Annales de ce Poète ?

*Le cri de la Nature , o ! Sageffe suprême
Par l'Home est envain combattu . . .*

*Les Globes lumineux , l'Insecte , le Reptile ,
Tout instruit une Ame docile.*

Ta Puissance parle en tout lieu :

Tout me retrace ton Image,

*Et dans le moindre trait, de ton superbe Ou-
vrage,*

Le Père est à côté du Dieu.

LAUSANNE.

La fuite le Mois prochain.

AUX EDITEURS.

En leur envoiant le Discours suivant.

MESSIEURS.

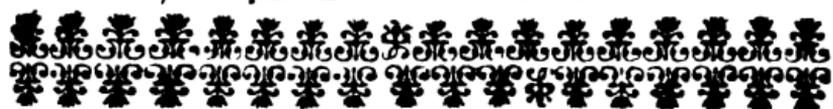
Lorsque j'eus le bonheur de vous voir, vous me témoignates qu'on vous faisoit plaisir de vous envoyer des Pièces, qui en méritant une place dans votre Journal, pouvoient en même tems le rendre intéressant & utile. La facilité avec laquelle vous avez bien voulu y inferer quelques unes de mes Productions, m'a été une raison de me juger moi même plus sévèrement, & peut-être seroit il à souhaiter, & pour vous & pour le Public, que quelques personnes qui se mêlent d'écrire, eussent à cet égard la même délicatesse. Cherchant toujours cependant les occasions de vous marquer ma reconnoissance, en vous étant utile, j'ai crû le devenir & vous rendre service, en vous faisant part d'un excellent Discours, généralement

lement applaudi, prononcé selon la coutume à *St. Pierre* le 2. Janvier, tout le Peuple assemblé, pour l'Élection des Syndics; la Loi de *Geneve* ordonnant, qu'avant que de procéder aux Elections des Magistrats, on entendra l'Exhortation d'un des Ministres de la Parole de Dieu.

Je ne faurois mieux faire l'éloge de cet Ouvrage, qu'en vous nommant son illustre Auteur, Mr. *De la Rive*, Pasteur & Professeur en Philosophie. J'espère qu'il me pardonnera aisément le larcin que je lui en ai fait, qu'il ignorera la main qui vous le fait parvenir, & qu'au cas qu'il vienne à la conoitre, il voudra bien approuver l'intention que j'ai eû de répondre aux desirs impatiens d'ue grand nombre de Persones, que je puis nommer mes Complices, & de rendre générales ses utiles Leçons, qui tendent à former aux Républiques de bons Citoyens, & au Monde des Homes vertueux & Chrétiens.

J'ai l'honneur d'être &c.

GENEVE.



DISCOURS

Prononcé à GENEVE le 2. Janvier 1757.
à l' Election des Syndics.

*Magnifiques , très Honorés & Souverains
Seigneurs.*

C'Est une Coutume bien raisonnable , ancienne & établie à peu près chez toutes les Nations , de comencer l'Année par des Vœux réciproques. L'Humanité & la Bienveillance universelle les inspirent ; l'Amour de la Patrie les dicte plus fortement encore & la Parole de Dieu nous y exhorte en mille endroits. Elle nous ordone de prier les uns pour les autres ; de prier pour tous les Homes du Monde , pour les Rois , pour les Princes , pour les Magistrats , & par cela même , pour les Sujets dans une Monarchie & pour les Citoyens dans une République. Mais , *Souverains Seigneurs* , en réfléchissant sur ce que nous devons demander à Dieu pour nôtre chère Patrie , je me suis rapellé le beau mot de *Scipion Emilien* , qui nous convient admirablement. Il étoit Censeur à

Rome au commencement du VII. Siècle de la Fondation de cette Ville & il présidoit au Sacrifice solennel qui se faisoit selon la coutume. Le Grèfier marchant devant lui, les Régistres publics à la main, faisoit le Vœu par lequel on prioit les Dieux d'augmenter la prospérité du Peuple Romain : *Notre prospérité*, s'écria Scipion, est assés grande ; *je prie seulement les Dieux qu'ils nous la maintiennent* ; & il ordona sur le champ, que les Régistres fussent changés suivant cette formule. C'est dans ce tems là, *Souverains Seigneurs*, que Rome a été la plus florissante, la plus vertueuse & la plus féconde en grands Homes. On y vit tant de beaux Génies, d'Orateurs, de Philosophes, de Jurisconsultes, de Poètes, d'Historiens, qu'il y a lieu de s'étoner avec *Velleius Paterculus*, qu'un même Siècle ait rassemblé tant de Génies propres aux Sciences spéculatives & aux Arts utiles.

Ne pourrions nous pas, *Souverains Seigneurs*, dire la même chose de nous, malgré la petitesse de nôtre République ? Quel Vœu pourrions nous former pour elle dans ce jour, que le Seigneur n'ait pas accompli ? Desirerions nous un meilleur Gouvernement ! Mais le nôtre n'est-il pas sage, doux, modéré, réglé par des bones Loix, qui assurent à chacun sa Vie, sa Liberté, ses Possessions & toutes les Prérogatives

dont il jouit ? Ne peut-on pas dire de nous ce que les Ecrivains sacrés disoient d'*Israël* & de *Juda*, sous le Règne de *Salomon* ; qu'ils habitoient en assurance, chacun sous sa Vigne & sous son Figuier * ? Desirerions nous des Conducteurs de l'Etat & de l'Eglise plus éclairés ! Mais où trouvera-t-on des Magistrats plus intègres, plus desintéressés, plus zélés pour le bien de l'Etat, & pour celui du Peuple qui les a établis ? Où trouvera-t-on des Pasteurs plus fidèles, plus atachés à la pure Doctrine de JESUS - CHRIST, nôtre Maître commun, & plus apliqués au salut du Troupeau, qui leur est confié ? Desirerions nous une plus grande prospérité dans nôtre Commerce, dans nos Arts & dans nos Manufactures ! Mais toutes ces choses ne prospèrent elles pas, autant qu'il est à souhaiter pour nôtre bonheur ? Nos Citoyens ne naissent ils pas, pour la plûpart, avec une Industrie & des Talens, qui ne sont point si comuns ailleurs, & que les Pères peuvent aisément cultiver par une Education chrétienne & vertueuse ? Et quant aux Lumières & aux Mœurs, sur lesquelles il y auroit toujours quelque chose de mieux à souhaiter, n'avons nous pas au milieu de nous & dans nôtre Bourgeoisie,

* *Esdras.*

des Persones éclairées , ingénieuses , pleines de Vertu & de Piété , peut-être en plus grand nombre à proportion , qu'en aucun autre endroit de la Terre ? Desirerions nous enfin les Richesses ! Mais ne sont-elles pas , par la grace de Dieu , assez abondantes chez nous ? Et si nous les recherchions avec trop d'ardeur , & au point de ne dire jamais c'est assez , n'aurions nous pas lieu de craindre , qu'elles ne produisissent les mauvais effets , que les Trésors & le Luxe de l'*Asie* causèrent à la République *Romaine* ? Vous le savés , *Souverains Seigneurs* , elles occasionèrent sa ruine : Ne seroient elles même pas plus dangereuses , pour un petit Etat come le nôtre ? En un mot , comparons nôtre situation , par raport à la Liberté , aux Sciences , aux Arts , au Commerce , aux Mœurs & à la Fortune , avec celle des autres Nations , & nous trouverons , que nous n'avons pas raison d'envier leur sort , & que la plupart auroient grand sujet de se féliciter , si le leur étoit semblable au nôtre. Sentons , sentons nôtre bonheur ! Rendons en de très humbles Actions de graces , non à ces Dieux faux & impuissans , qu'invoquoit ce célèbre *Romain* , mais au vrai Dieu tout puissant , au Souverain Seigneur & Gouverneur des Etats , qui est le Père des Peuples. Quel autre Vœu pou-

vous nous lui adresser dans ce jour , que celui de *Scipion* ? Prions le qu'il veuille maintenir nôtre Patrie dans l'heureuse situation où elle se trouve par sa grande Bonté ; conserver , bénir tous les Magistrats , tous les Corps de cet Etat en général & chacun de nos Concitoyens en particulier ; purifier & perfectioner nos Mœurs & nous affermir tous dans les sentimens de bons Citoyens & de bons Chrétiens.

Magnifiques , très Honorés & Souverains Seigneurs , ce n'est pas assés de prier , de former des Vœux ; il faut encore agir & faire ce qui convient pour être éxaucés. *Ora & labora* ; c'est à dire , en priant , travaillés de vôtre côté à operer , selon vôtre état , ce que vous demandés à Dieu , ou , come parle le Roi & Prophète *David* , *Confiez vous en l'Eternel* , & faites en même tems ce qui est bon.

Nous souhaitons tous la continuation de la Prospérité de la République ; faisons ce qui est nécessaire pour l'obtenir. *La Vertu*, dit un grand Home * , *est le fondement & le soutien des Republiques* : Ajoutons à sa pensée ; qu'elle est aussi le vrai moien d'atirer la bénédiction du Très-Haut , qui seul peut nous maintenir dans l'heureux état où nous somes.

* *Montesquieu.*

Atachons nous donc de tout nôtre Cœur non seulement aux Vertus morales , qui nous rendent agréables à nôtre Père Céleste, mais aussi aux Vertus civiles , qui , par leur propre nature , procurent la félicité des Etats.

Or quelles sont ces Vertus que nous devons pratiquer , pour nous maintenir dans la situation agréable où nous sommes ? C'est premièrement , l'union , la concorde , la confiance & l'amour mutuel entre les divers Ordres de l'Etat , aussi bien qu'entre les divers particuliers qui le composent ; c'est ensuite , la soumission aux Loix , à l'égard desquelles nous sommes tous égaux , tous également obligés de les observer & de les maintenir : Elles sont bones , puisqu'elles nous ont conduit à l'état de prospérité dont nous jouissons : Souvent pour arriver à un mieux être ou à une sorte de perfection dans le Gouvernement , on perd le bien être où l'on se trouve ; c'est enfin , l'attention de tous les Citoyens , chacun dans son Emploi , dans sa Profession , dans son état & dans sa Famille , à en remplir les fonctions de la manière la plus avantageuse à la République.

Ainsi les Magistrats doivent regarder & traiter tous leurs Concitoyens come leurs Frères & leurs Enfans ; tenir la Balance égale dans leurs Jugemens , sans aucune acception ; ne confier les Emplois qu'à

des Persones éclairées, zélées pour la Patrie & surtout pour nôtre sainte Religion, car dans nôtre Constitution, on ne peut être bon Citoyen, qu'autant qu'on est bon Chrétien Réformé; ils doivent enfin récompenser les bons, punir les méchans, & purger nôtre Ville de tous ces Gens infectés de Vices, qui en pourroient corrompre les Mœurs: Elles sont, *Souverains Seigneurs*, le soutien de la République.

D'un autre côté, il est de nôtre devoir, de nous tous qui sommes Concitoyens, de respecter nos Magistrats, de maintenir, de soutenir leur Autorité: Ils la tiennent de ce Souverain Conseil; malheur à ceux qui y résisteroient ou qui la mépriseroient! Ils ataqueroient la Souveraineté même & la Majesté de la République. *Que l'Autorité cesse dans un Etat*, disoit un célèbre Prélat du Siècle passé *, *tout sera en confusion, comme l'Univers entier tomberoit à chaque instant, si la Puissance Divine cessoit de le soutenir.* Il suit delà, que nous devons leur obéir dans tout ce qu'ils nous comandent, pourvû qu'il ne soit pas contraire à la Loi. C'est ce qui est très élégamment exprimé par cette excellente Maxime du Législateur Solon: *Une*

* Bossuet.

République, disoit-il, *ne sauroit manquer d'être heureuse, quand les Peuples obéissent aux Magistrats & les Magistrats aux Loix.*

Enfin, pour conserver & perpétuer l'état florissant où la République se trouve, nous avons dit que chaque Citoyen doit remplir avec exactitude & avec zèle les Devoirs de sa Vocation; les Conducteurs de l'Etat & de l'Eglise, les Docteurs & tous les Maitres, par l'assiduité dans leurs Fonctions; les Marchands, par la fidélité de leur Négoce; les Artisans, par la bone foi qu'ils apportent dans tous leurs Ouvrages: Sans cela, le crédit & la réputation de nos Lettres, de notre Commerce & de nos Manufactures s'altéreroient au grand préjudice de l'Etat. Il faut enfin, que les Pères & les Mères élèvent à la Patrie une Semence, (pour me servir du terme de nos Ordonances) qui germera, qui croitra, & qui, bien cultivée, produira d'excellens Fruits, c'est à dire, qui donera de bons Citoyens & de bons Chrétiens, pour la génération qui viendra après nous.

Magnifiques, très Honorés & Souverains Seigneurs, une des choses qui a le plus contribué à la Prospérité dont nous jouissons, c'est le choix que V. S. ont fait de Magistrats éclairés, vigilans, actifs, zélés pour le Bien public: Tels ont été ceux qui

nous ont gouverné l'Année dernière. Bénissons Dieu de ce qu'il les a conservés en fanté pendant leur Administration & prions le de prolonger des jours si chers & si utiles à la Patrie. Tèmoignons aussi nos regrèts de la perte que nous avons faite de l'excellent Magistrat * que V. S. appellèrent il y a 4. Ans à tenir les Rènes de l'Etat, aussi bien que des infirmités qui ont engagé un de ses dignes Collègues ** à ne pas offrir ses Services aujourd'hui.

Mais ce qui doit nous consoler, *Souverains Seigneurs*, c'est que, à leur défaut, nous avons, dans la Nomination que les Magnifiques Conseils nous présentent, d'autres excellens Sujets, qui rempliront dignement ces importantes Places. Dès qu'il n'y aura point d'Esprit de parti, point d'égard aux discours ou recomandations de Gens intéressés ou passionés, V. S. conoissent assés ces Sujets ou par elles mêmes, ou par leur réputation, pour se déterminer dans leur choix d'une manière utile à la République. Nous les prions de rapeller à leur Esprit les puissantes considerations que nous leur mimes devant les yeux il y a six Semaines, si propres à les

* Mr. *Désarts*.

** Mr. *Le Clerc*.

y engager, tirées de l'amour de la Patrie, de notre Serment à l'Etat, de celui que nous allons prêter & de la présence de Dieu dans cette souveraine Assemblée, de Dieu, dis-je, qui voit nos Cœurs, nos Intentions, les motifs qui nous font agir, & qui nous jugera un jour là dessus. Dieu veuille que nous puissions lui en rendre un compte fidèle.





M E M O I R E S

De S E T Y.

X X V. L E T T R E

SE'TY à *Mis* SOUCT SIDRY. *Harborough*
le 18. *Novembre.*

M'Aurés vous pardonné, *Charmante Soucty*,
d'avoir interrompu mon Epitre à un
endroit auffi intéreffant que l'Histoire du
Lord M? L'on m'apelloit: C'étoit son aimable
Héros, le Lord *Betford*, qui venoit
m'inviter à un *Crébiche*. Remplie d'admira-
tion pour lui, qu'aurois-je pû refuser?
Mais continuons fans des excuses qui outragent
une Amie auffi sincère qu'est *Mis Sidry*.
C'est *Staford*, qui parle.

Les premiers soins du Lord furent pour
les Obfèques de son Oncle; il les fouhaita
magnifiques, moins par un vain faste, que
pour fatisfaire en quelque sorte sa reconoiſ-
ſance. A peine ſes ſoins furent-ils paſſés,
qu'il penſa à la jeune Fille que M. avoit eü
chez lui, & après les perquiſtions les plus
éxactes, on la trouva, dans une grande
miſère, chez une Femme, qui avoit été
jadis ſa Nourice. *Betford* l'en tira, la mit

à *Cambridge* en Pension , & aprenant que le Fils d'un des premiers Marchands en étoit épris , mais que la croiant sans Fortune , ses Parens s'oposoient à leur union , il vient de leur écrire , & promet 20. mille Liv. Sterlins pour Dote , sans compter ce qu'on doit attendre , si l'Époux & les Parens se conduisent d'une façon convenable.

Et bien ! dit le Vicomte en finissant , peut-on me taxer d'indiscrétion , pour avoir trahi mon Ami ?

Chacun dona au Lord les éloges , qu'il méritoit & l'on s'en ocupoit encore lors qu'il entra.

Staford se leva & courant l'embrasser , Me pardoneras tu , Lord ? Ces Dames savent tout ; l'aimable *Charlotte* étoit piquée de ton peu d'empressement à la revoir ; j'ai voulu faire ta paix.

Tout le monde regardoit *Betford* , à qui une confusion modeste donoit mille graces : Pourquoi dit-il *Staford* avoir ennuié la Compagnie d'une bagatelle ? Mais feroit-il vrai , Belle Mis , que vous vous fussiés assez aperçue de mon absence , pour être fâchée ?

Il s'aprocha de moi. Je rougissois & ma rougeur augmentoit encore en la sentant : Non , Milord ! dis je enfin , en baissant les yeux ; je ne serai jamais fâchée que de vous gêner : Je suis charmée que le

Vicomte l'aie crû ; cela nous a procuré un récit que nous aurions perdu.

Je ne favois ce que je disois.

Que vous êtes divin ! dit ma petite *Fani* à *Betford*, avec son air d'enjoûement, de vouloir ainsi favoriser l'amour : La Charité la mieux placée me paroît celle de marier des Amans ; l'amour, *Betford*, vous en recompensera. Elle me regardoit en souriant d'un air fin. Vous regardés come une Charité de marier des Amans, lui dit *Glaston* à l'oreille ; n'est-ce pas en manquer, que de faire languir un Home qui vous adore ? Que je serois heureux, si *Betford* faisoit encore cela !

Je ne fais pourquoi un mouvement secret me fit souhaïter que son Vœux ne s'accomplit pas ?

On vante tant, dit la véritable *Charlotte*, *Hercule* & les autres Héros de l'Antiquité ; out-ils jamais rien fait de plus beaux, que ce que nous a raconté le Vicomte ? Ah ! ajouta-t-elle, en regardant *Betford* d'un air précieux, vous mériteriés bien mieux une Colone que ce demi Dieu.

Vous êtes genereuse, reprit *Staford*, de cet air fin ironique, qu'il a souvent ; mais si pour marier une Fille vous voulés doner à *Betford* une Colone, que ferés vous en aprenant qu'il y a 6. Semaines, qu'il dona

10. mille Livres à un Home qui vouloit l'assassiner ?

Charlotte. Paier un Assassin ! Quelle générosité ! Elle est plus grande que celle de César. Il alla au devant des Coups des siens , mais ne les en recompensa pas.

Fani. D'honneur , il eût raison. On peut paier un home , qui n'a voulu que vous assassiner , mais j'imagine , que lors qu'on est mort sérieusement, on ne done pas un bien prodigieux aux gens qui vous ont fait passer l'Onde noire.

Séty. Souvent on paieroit des gens qui vous débarassent d'une vie remplie de vicissitudes, pour vous faire entrer dans une toute spirituelle.

Fani. Spirituelle tant que vous voudrés; la corporelle n'est point à mépriser. On n'est pas fâché de profiter des agrémens de toutes les deux; on ne revient point à celle-ci; c'est come lorsqu'on dit à une jeune Femme , que rien n'est au dessus du plaisir de la Raison ; on n'y vient que trop à cette ressource , mais l'on ne revient point à celle des plaisirs.

Charlotte. Sont-ce là des Pensées de ?

Ah ! ce sont les miennes , reprit *Fani* avec vivacité , & je serois fâchée qu'elles fussent comunes avec une de celles de vos vieux Bouquins. Mais *Betford* , je vous en prie , ce trait qui vaut une Colone; ma Sœur & moi (en me montrant) entasserons

des Cartes , des Fleurs , & je sacrifierai encore quelque Carcasse pour la soutenir.

Je crains bien , reprit *Betford* , en riant , que je n'aie pas cette gloire ; malgré cela il faut vous obéir. Il y a le tems que *Staford* a dit , qu'étant obligé de sortir de *Londres* la nuit , pour voir un Ami mourant , je fus attaqué par un jeune Home , qui sauta à la Portière. Ja n'avois qu'un Domestique , qui voulut se défendre ; mais le Voleur tira son Pistolet & le jetta sans conoissance. En se tournant j'eus le tems de me servir du sien , & le lui présentant ; misérable lui dis-je , vous allés être mort ; se peut-il que pour quelques Louis vous exposés vôte Vie éternelle ?

Hélas ! dit-il ; la mort vaut mieux qu'une vie misérable ; j'avois des Biens ; j'ai vécu pendant qu'ils ont durés. Cinq ans m'ont sutfit pour dissiper des richesses considérables ; celles que mon état me procure seront plus durables & ne finiront qu'avec ma vie. Mais , repris-je , cet état ne vous cause-t-il pas des remords , de la confusion ; & si l'on vous redonoit une somme suffisante pour entreprendre un Négoce.... Mais j'ai peu le tems de vous parler ; venés demain , à C : je vous promets , foi d'Home d'honneur , que vous n'avés rien à craindre. Vous me faites pitié , si je peux , je vous aiderai.

Le Voleur n'y manqua pas : Aussi-tôt que je le vis, je lui représentai les dangers de son état avec des couleurs si vives, qu'il m'en parût pénétré : Alors je le remis à un riche Banquier, remettant en ses mains une somme, dont il lui paiera les Rentes. Il parût converti ; si mes leçons n'ont rien fait sur lui, je me flate que les Guinées auront plus d'efficacité.

Chacun s'empressa de doner au Lord les Louanges, qu'il acheva de mériter, par la façon dont il les reçût. Ma chère *Souety* en auroit été enchantée. Oui c'est là de ces Homes à qui vous gardés vôtre Cœur ; c'est là de ces Homes qui méritent d'être aimés & qui rendent l'amour pardonable. Châque jour qu'il passe avec nous, mon admiration pour lui s'augmente ; j'aurois trop à faire à vous citer tous les traits, par où il l'a mérité. Est-ce être préventie que d'admirer un jeune Home de 25. ans, qui emploie les Rentes de Richesses immenses à soulager les malheureux ; qui en épargnant sur une vaine magnificence, se trouve en état de tirer les Pauvres de l'infortune ; qui a méprisé dans les Pais étrangers des Postes brillans, pour n'être utile qu'à sa Patrie ; dont enfin châque instant de la vie est marqué par des Actes de Vertu ?

Déjà ma chère *Souety* m'a acusé d'enfler

mes éloges ; mais peut-on trop louer le Lord *Betford* ? Que ne suis-je réellement *Mis W* !

Voilà la première fois de ma vie , que j'ai envié le sort d'autrui ; être contente de la place que la Providence m'a assignée , a toujours été à mes yeux la première des Vertus ; & remplir les devoirs de cette place la seconde. Mais lorsque je vois les soins attentifs , tendres & respectueux que le Lord me rend , & que je réfléchis que je ne le dois qu'à un déguisement & que peut-être l'instant qu'il aura mon Nom , le mépris succédera à ses sentimens , toute ma nature se révolte.

Mais se pourroit-il que *Betford* fut , ainsi que le Vulgaire, Victime d'un préjugé injuste ? Se pourroit il , que le même instant qui changera mon Nom m'ôtera les qualités , qu'il dit aimer & admirer chez moi ? Puis-je , dois-je , me flater du contraire ! Et à quoi me serviroit-il ? Ne suis-je pas attachée à *Dumont* par mes Sermens ? Vaine réflexion , qui ne m'occupe que trop chaque fois que l'admirable *Betford* m'entretient de sa passion ; non avec ces transports , ces adorations , ces éloges outrés des Amans du Siècle ; preuve bien certaine de la foiblesse d'une Passion ; dont il croient qu'on peut douter. Que je suis heureux , dit *Betford* , de voir les desirs de mon Père s'accorder avec ma félicité !

Et quel sera ma félicité, si je peux parvenir à obtenir de Mis W. la permission de lui prouver toute ma Vie, que j'ai senti tous ces mérites. Alors il me fait un plan délicieux de l'union qu'il se promet avec moi ; ses yeux peignent , non un desir éfrené , mais une tendresse innocente. Je soupire ; il s'attribue cette expression de mon Cœur ; il me prend la main , la baise respectueusement. Je la retire , il redouble ; ses protestations me troublent ; je souhaite qu'elles soient sincères , & me reproche en même tems d'allumer une flame inutile dans le Cœur d'un Home , qui rendant tous les Homes heureux , mérite de l'être. Je veux me découvrir , je comence & ne puis achever. Mon atendrissement augmente & je me retire dans ma Chambre , pour m'y livrer. Ah *Souety* ! que je serois malheureuse , si *Betford* m'aimoit réellement ! Que ne puis-je avoir son Amitié ! qu'elle me seroit précieuse ! Oui je sens que mon Cœur y trouveroit autant de délices que dans celle de ma charmante *Souety*. Au milieu d'une Compagnie charmante , je ne suis pas la seule en proie aux plus cruelles agitations, *Fani* en a autant que moi. Le croiriez vous ! Cette aimable Fille est jalouse , & jalouse de *Charlotte*.

Staford est un de ces homes , qui aime à

faire briller leur Esprit par les ridicules des autres ; ceux de *Charlotte* l'ont frappé & pour s'en amuser , il s'est avisé de s'afficher son Adorateur : Il le fait avec une vivacité si grande , que tout le monde en est la dupe hors *Betfort* & moi. Lui aiant demandé ce qu'il pensoit de cette intrigue , *Staford* est à plaindre me dit-il , son Orgueil voile une passion , qui les rend malheureux ; il la croit étouffer & l'atire sans s'en apercevoir.

Pour *Charlotte* elle en triomphe déjà. Son Imagination la fait Vicomtesse. Etant dans le Cabinet de *Fani* , où elle se coësoit , elle raisona sur la Robe qu'elle vouloit mettre le jour qu'elle prendroit possession du Tabourèt. Vous voïés , dit-elle , d'un petit air fat , comme toutes les choses s'arangent par la destinée. Si je n'avois imaginé nôtre déguisement , *Betford* m'auroit fait la Cour & *Staford* , par générosité , auroit sacrifié sa Passion. *Fani* rougit de dépit & *Charlotte* ne fut pas plutôt sortie , qu'elle se mit à pleurer. Qu'avés vous ma chère Sœur , lui dis-je , en l'embrassant ? Un grand mal de tête , *Séty* ! Je vous plains ; mais *Fani* ! admirés vôtre Sœur ; elle imagine que le Vicomte l'aime sérieusement & se doute peu que lors qu'on a vû *Fani* , on ne laisse plus son Cœur au pouvoir de la destinée. Vous êtes flateuse *Séty* ! Je me flate moins. *Char-*

lotte est jolie ; l'étalage d'un faux savoir peut avoir séduit *Staford*. Il l'aime, ma chère *Séty*, & jamais n'a rien senti pour moi. Ses larmes augmentèrent. Pouvés vous, repris-je, avoir de votre Amant une opinion aussi défavantageuse ? Croire qu'il puisse aimer *Charlotte* ? Non, croiés moi, il ne veut que s'amuser.

Et bien qu'il s'amuse, mais je suis lassé de ce manège ; je veux prier mon Père de fatiguer enfin *Glaston* ; je me marierai avant que d'aller à *Londres*.

Que dites vous ! Fani à *Glaston* ?

Oui, je ne ferai plus la dupe d'une vaine fantaisie ; *Glaston* mérite toute mon amitié & *Staford* ma haine ; je le déteste.

Mais pourquoi aussi ce déguisement ? Si tout étoit allé naturellement, *Betford* auroit aimé *Charlotte* & *Staford* ne se seroit pas avisé de m'aimer.

Ah ! ce déguisement n'étoit que trop bien imaginé, & le Ciel m'en punit ; mais je m'en console Chère *Séty*, s'il peut vous rendre heureuse. *Betford* vous adore & je ne doute point qu'il ne persiste, lors qu'on lui apprendra votre Nom. Il est fort riche ; son Père est avare, mais ces titres de Parente de Milord W. vaudront de l'or à ses yeux : Enfin nous verrons ; c'est dans 8. jours que tout se dévelopera.

Que pensera alors *Betford*, de ma tromperie ; ne perdrai-je pas son estime ? Ah *Soucty* ! Que ne suis-je restée à *Oxford* ! Que ne suis-je encore dans vos bras ? Que de plaisir j'aurois eû ! Que de maux se seroit épargné vôtre tendre

SE'TY LOOLY.

XXVI. L E T T R E.

SE'TY LOOLY à *Mis* SOUCTY SIDRY.

[*Harborough* le 23. Nov.

J'Etois , chère *Soucty*, occupée à lire , lorsque *Fani* entra avec une émotion , qui m'auroit éfraiée , si à travers on n'y avoit vû briller une joie secrete. Je voulus lui en demander la Cause ; elle ne m'en laissa pas le tems. Si vous m'aimés, si vous vous aimés vous même, dit-elle d'un air émû, suivés moi à l'instant ! Mais où *Mis* ? Vos Questionis outragent l'amitié ; suivés moi ; vôtre bonheur & le mien en dépendent : Elle avança en achevant ces mots vers une Porte dérobée de ma Chambre & l'ouvrit : Je la suivis , pétrifiée. Nous entrames dans un grand Appartement , où *Fani* ôta ses Souliers & me fit signe d'en faire de même. J'obéis sans pouvoir comprendre ce mystère. Alors me prenant par la main , en souriant ; venés , dit-elle fort bas ; allons aprendre nôtre sort ;

allons savoir si nous aimons des Ingrats ? Je voulus encore lui parler ; elle me ferma la Bouche , & me mena vers un Rideau , qui couvroit une Porte vitrée ; elle l'ouvrit un peu : Que vis-je !

Staford , qui se promenoit à grands pas dans cette Chambre & *Betford* qui , d'un air rêveur , regardoit une Lettre devant lui.

Je ne vis que trop le dessein de *Fani* ; j'aurois du fuir : L'admirable *Mis Biron* refusa de voir une Lettre de *Glandison*. La curiosité fut plus forte que la discrétion , & j'écoutai aussi attentivement que mon aimable Guide , la Conversation des deux Lords.

C'est ainsi , disoit *Staford* , en s'arrêtant tout court devant *Betford* , qu'on a voulu nous séduire ; mais dans quel but ? Ah ! que *Mis W.* a mal conçu ses intérêts !

Betford. Un pressentiment l'y a engagée. Elle espéroit que *Staford* prendroit la place de l'Epoux , qui lui étoit destiné , & qu'elle auroit le plaisir flateur d'apprendre au Vicomte tout son bonheur.

Staford. Et Milord vouloit ainsi vous engeoler pour sa Bâtarde.

Betford. Ah ! Vicomte ! Laissez ce Titre. Non , je ne saurois croire que ma *Mis W.* ne soit qu'une Païfanne ; non ! je ne saurois croire qu'un Païson ait sù la charmer ! Non , Lord ! Tant d'Esprit , tant de Vertu ,

de Sentiment, ne peuvent être nés d'une Femme indigne.

Staford. J'en conviens; elle est aimable; mais plus elle l'est, plus vous devés vous en défier: Est-ce un acte de vertu, que d'abuser d'un faux Nom pour séduire vótre Cœur.

Betford. Es-tu sûr qu'elle est coupable? On l'y a sûrement forcée. Combien de fois me disoit-elle que je ne devois pas l'aimer; que ma Passion me rendroit malheureux; que nous n'étions pas destinés l'un pour l'autre. J'attribuois à un Rival heureux ces Conseils: Se pourroit-il? Mais non. *Fani* a seule dit la vérité. *Séty* est née du Sang de Milord, ou que m'importe? L'Âme élève le Sang. Oui!..... Il se leva avec vivacité. Oui, Lord! duffe *Séty* être véritablement Fille de la *Bouy*, je ne l'adorerois pas moins; ma Main seroit à elle; qu'importe la Noblesse! C'est la Vertu qui a fait les Héros, & elle peut en faire encore.

Staford. Une vaine Passion vous emporte; quoi Milord! Tu couronerois les plus belles Actions par cette lâcheté.

Betford. Une lâcheté, *Staford*! Tu ne conois pas ce que c'est que d'aimer. Méprisant toutes les Femmes, tu crois au dessous de toi de les déchiffrer. Ton Orgueil te sauve de l'Amour; mais mon Cœur est bien

différent. J'estime tous les Hommes ; tous à mes yeux sont des Créatures formées par un Etre parfait ; leurs défauts ne sont que des Ombres , qui relèvent leur beauté. Je regarde tous les Hommes ensemble , come un seul Ouvrage de la Création , & un Ouvrage , où il ne m'est pas permis de mépriser la moindre partie ; c'est donc leurs qualités que j'examine , non leurs défauts , & que *Séty* a peu de ces derniers !

Staford. Que je voudrois que ce fut avec raison , que tu me crûs insensible ! Je devrois l'être , & je devrois rougir d'avouer une passion , où j'outrage l'amitié , la confiance : Ah *Betford* ! Ma sincérité me fera paroître un monstre à tes yeux.

Betford. L'amour , Vicomte , est un besoin de l'Ame ; ce peut être une foiblesse. mais jamais l'amour platonique ne sauroit être un Vice.

Staford. Hé bien , j'aime une Femme adorable , qui joint à l'Esprit le plus aimable , la figure la plus séduisante ; ce n'est pas les charmes réguliers de *Séty* , mais ce sont les graces adorables de *Fani*. Que de combats cette Passion m'a-t-elle coutés ? L'Orgueil me l'a fait cacher , dans le tems qu'elle étoit innocente ; je regardois d'abord *Fani* , come un Enfant , indigne de mon attention ; quelques Hommes du jour , qui s'adressèrent à elle ,

m'y firent jeter les yeux : Je la trouvois gentille. *Glaston* en devint amoureux ; je me moquois de lui : Il voulut me prouver que sa passion étoit bien fondée & n'y parvint que trop. L'Instant qu'elle lui promit sa main , fut un coup de foudre pour moi. Je voulus la fuir , & me crû guéri. Je la revis ; un coup d'œil ralluma ma Passion. Oui , *Betford* , une Femme jolie a plus de moi de ramener un Amant qu'une belle. On s'acoutume à un Visage régulier ; il ne fait plus d'effet ; mais ces graces , ces sourirs , ces coups d'œil , séduisent toujours. La beauté est toujours la même ; les graces diversifient à chaque instant , & deviennent plus aimables chez ma *Fani*. Ne pouvant parvenir à éteindre ma passion , je résolus du moins de la cacher ; je feignis d'aimer la prétendue *Mis Looly* ; mais Lord ! Avés vous jamais pû me soupçonner de quelque goût pour une Femme , qui n'a qu'un ramas de phrases , aprises des Livres qu'elle lit à l'avanturè ; dont le fort n'est qu'amour propre ; & qui enfin est aussi maufade que *Fani* est aimable ?

Allons nous en , me dit *Fani* , d'un air émû , lorsque *Betford* alloit répondre : Venés , je suis hors d'état de contenir ma joie plus longtems : Je n'avois pû lui résister , & quoique la curiosité m'antraina vers ces Ri-

dcaux funestes ; les mouvemens qui agitoient mon Ame, ne lui laissoient pas la liberté de réfléchir sur ce qu'elle vouloit. Nous rentrâmes sans bruit dans ma chambre ; où nous ne fûmes pas plutôt, que *Fani* se jetta à mon cou, avec des transports inexprimables : Je suis aimée du Vicomte ! Il m'adore ! Oui ! ma joie est au comble, puisque *Betford* a les mêmes sentimens pour ma *Séty* : L'Himen nous unira ; dans quelles délices allons nous passer nos jours ?

Le Vicomte vous aime ! Avés vous pû jamais en douter ? Non, *Fani*. Vous êtes faite pour être adorée ; vôtre caractère, vôtre cœur mérite un bonheur parfait ; je souhaite que *Staford* vous le procure ; une tendresse réciproque fait la base d'un doux lien ; mais *Séty* n'est pas faite pour un pareil bonheur. . . Je m'attendrissois.

Pourquoi voulés vous, reprit *Fani*, d'un ton caressant, troubler ma joie par des réflexions sinistres ? Qui peut empêcher vôtre bonheur ? Le Père de *Betford* adore son Fils, qui, riche par lui même, n'a pas besoin d'une Femme qui le soit, pour s'établir : Il n'a voulu ma Sœur qu'à cause du Crédit de mon Père ; vous êtes sa Parente ; il s'intéresse pour vous come pour nous.

Cessés, *Fani*, de vouloir me persuader come facile, un lien qui ne peut s'exécuter

jamais. Mais daignés m'apprendre, quel a été le commencement de cette Scène ?

Depuis que je crois le Vicomte amoureux de ma Sœur, reprit *Fani*, les soins de la Parure m'occupoient peu ; l'Amour éteint la Coqueterie ; le dépit la ralume, mais je n'en étois pas là encore ; ma Toilette finie fort vite, je descendis dans la Sale de compagnie. *Staford* y étoit seul : Je balançai, si j'entrerois. Il me vit & ôtant un Livre, qu'il tenoit :

Est-ce trop se flater Mis W. dit-il, en venant au devant de moi, que d'espérer un moment d'entretien. J'entrai, je m'assis. Le Vicomte étoit embarrassé ; j'étois troublée. Et bien Milord, que souhaitez vous lui dis-je, c'étoit peut-être à Mis *Looly* que vous croiés adresser ce Discours. Il sourit : Je crû que c'étoit de mon propos & le dépit que j'en eû augmenta mon embaras. Non, *Fani*, c'est vous & non Mis *Looly*, que je veux prier de m'expliquer un Enigme, qui excite ma curiosité. Je conois la naïveté de l'aimable *Fani*.

Il me prit la main ; son air étoit tendre ; je la retirois.

Parlés Milord, & réservés ces familiarités pour d'autres. Il me regarda, come surpris de mon air sec ; je crû même qu'il soupiroit, mais se remettant bientôt ; quelle

autre main, Mis, voulés vous que l'on prenne ? En est-t-il une plus jolie que celle là ?

Il la reprit, la baissa. De graces, Milord ! (je fis un foible éfort pour la retirer) quelle est vôte curiosité ? On pourroit nous interrompre.

Je regardois contre la porte d'un air inquiet. Vous craignés, *Fani*, que *Glaston* ne soit jaloux ; qu'il est heureux ! Il s'arreta.

Plus de préambules, Milord !

Et bien, Mis ! Je parlerai. Nous étions hier seuls, Mis *Looly* & moi : *Glaston* est bien content, lui dis-je ; il craignoit de ne trouver de long-tems un Epoux à *Charlotte*, Le Portrait qu'on en faisoit ne devoit pas le lui faire espérer, & voila *Betford* amoureux come un Fou, ne pouvant atendre le jour fixé pour se déclarer. Ah ! me dit-elle en minaudant, si vous vouliés me prometre le secret, je vous prouverois que peut être l'Himen de *Charlotte* n'est pas si près qu'on croit, & qu'au moins ce ne sera pas à *Betford* que *Glaston* en aura l'obligation.

Staford. Vous me surprénés ! Vôte Parente auroit-elle quelque inclination secrete ? Ma Parente, reprit *Charlotte*, d'un ton dédaigneux. Non, Milord ! Je ne puis souffrir qu'on vous trompe ; aprenés que c'est moi, qui suis *Charlotte* & que celle qui a

mon nom n'est que la Fille de la *Bony*, jadis Maitresse de mon Père; que c'est une Païsanne, qui en a toutes les Inclinations, puis qu'elle a voulu se faire enlever d'un certain *Dumont*, Fils d'un Valet de Chambre. Etonnée de ce propos, je ne pû d'abord le croire, mais pour me le prouver, elle me raconta un certain rendez vous au Jardin, acompagné des circonstances les plus indignes. Que *Betford* seroit malheureux, si elles étoient vraies! & se pourroit-il que la Fille de Milord W. la Sœur de *Fani*, eût un Caractère assez odieux pour inventer de pareilles impostures?

Je suis fâchée, répondis-je au Lord, indignée de tout ce qu'il venoit de dire, que le conte que vous a fait *Charlotte* puisse détruire les impressions avantageuses que vous aviés pris d'elle; mais j'aime trop *Séty* pour ne pas la justifier. Il est vrai que sachant qu'aucune n'étoit contée de *Betford* ni de vous, elles ont changé de nom, & que la Maitresse de *Betford* est véritablement *Mis Looly*. Il est vrai, qu'elle a été élevée chez la *Bony*, où elle fut laissée fort jeune, par le Chevalier *Looly* son Père, lors qu'il quita l'Angleterre, pour suivre le parti du Prétendant. Leur différent sentiment l'avoit brouillé avec mon Père, quoi qu'ils fussent Ger-

mains, & il ignora, jusqu'à sa mort, qu'il avoit laissé cette Fille en *Angleterre*. Pour le reste c'est un conte de ma Sœur ; je serois cependant bien fâchée, ajoutai-je d'un air tranquille, que son imprudence renversa l'espoir que j'avois formé, que le meilleur Ami de *Glaston* contribueroit à son bonheur, en devenant mon Beau-Frère.

Fort bien, reprit le Lord, d'un air piqué : Vous espériés que je m'unirois à une. Pardonés *Fani* ! c'est votre Sœur, mais je doute qu'elle vous done des Frères.

Vous me surprenés, Lord ! C'est donc ainsi que vous savés jouer l'amour ! C'est ainsi que votre Cœur. . . .

Ah ! laissés mon Cœur, *Fani*, reprit-il, me baissant la main, avec tendresse, il n'est que trop sincère, & si de certains yeux avoient daigné l'examiner, leur vivacité auroient mieux pénétré leurs vrais sentimens.

J'alois répondre, lorsque *Charlotte* entra. Le Vicomte la quita bientôt, pour aller chez *Betford*. Je ne doutois pas que nôtre conversation ne fut le sujet de la leur : La Curiosité me porta à l'écouter ; je suis satisfaite & décidée.

L'on

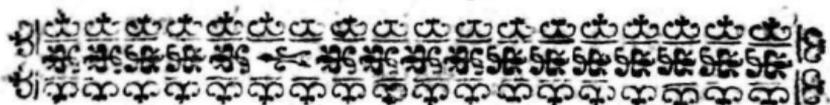
Janvier 1757.

117

L'on vint apeller *Fani*, elle me quita & je me remis à vous écrire. Répondés moi promptement. Jamais je n'eûs tant besoin de vos Conseils contre mon Cœur. Adieu *Soucy* ! Je suis peu en état de vous écrire ; je ne puis que sentir & le seul sentiment clair de mon Ame est celui de vous aimer.

SE'FY LOOLY.





A S A M A J E S T É
LE ROI DE PRUSSE.

D'Aigne souffrit , GRAND ROI , qu'animé par
le zèle ,
Je sois du cri public , l'Interprète fidèle.
L'éclat de tes Vertus , tes Exploits glorieux ,
Sur toi , de l'Univers , ont fixé tous les yeux.
Au milieu des Lauriers , au sein de la Victoire ,
Tu tiens le premier Rang , au Temple de Mémoire.
Depuis les lieux brulans , par le *Cafre* habités
Jusqu'à ces Bords glacés , du *Lapon* fréquentés ,
Le Père à ses Enfans , Tige heureuse & chérie ,
Se plait à raconter les beaux Traits de ta Vie.
Le Nord enfin , dit-il , a produit un Héros
Alcide au Champ de Mars , Solon dans le Repos :
*A peine de l'Etat * , en ses Mains Souveraines ,*
Le Ciel , le juste Ciel , a-t-il remis les Rènes ,
Que de projets remplis , aussi-tôt que formés !
Les Magazins ouverts ! les Impôts suprimés !
Le Comerce renait ! . . Sa sage Prévoiance ,
Parmi son Peuple heureux , ramène l'abondance.
Prince sensible , humain : Fils Pieux ; tendre Epoux ,
Son amour , ses Bienfaits , se répandent sur tous ,

* Le 1er. Juin 1540.

*Un Ordre dont le Prix, touche, encourage, excite |
Est bientôt, par ses soins, fondé Pour le mérite *.*

*Thémis ** , qui voit enfin la Chicane aux abois,
Lui remet sa Balance & souscrit à ses Loix *** :
La lenteur du Palais , en détours si fertile ,
Ne peut plus désormais dévorer le Pupile.
Chers Enfants, que de traits l'un sur l'autre entassés !
Seroient-ils de vos Cœurs , quelque jour éfacés ? ...*

*FREDERIC , le Rival † des Muses , de Minerve,
Aprit d'elles les Arts , qu'il aime , qu'il conserve.
Des bouts de l'Univers , d'illustres Amphions ††.
Viennent chanter sa Gloire , & jouir de ses Dons. '
Lui même par ses Vers , pleins de force & de grace,
A côté d'Apollon , il a marqué sa place.
Tantôt de son loisir , utile amusement ,*

H 4

Il

* *Pour le mérite* : C'est la D^évis^e de la Croix d'or , émaillée de blanc , destinée aux Chevaliers du nouvel Ordre que le Roi établit d'abord.

** Déesse de la Justice , qu'on peint la Balance à la main

*** Le Code FREDERIC composé par le Roi , selon lequel un Procès ne dure jamais plus d'un An.

† Le Roi est tout à la fois Peintre , Architecte , Mathématicien : Il a donné au Public l'*Antimacbiavel* & l'Histoire de *Brandebourg* , de main de Maître : Il a composé d'excellens Vers : Il est grand Musicien ; il est Roi en tout.

†† Mrs. de l'Académie Roïale de BERLIN.

*Il comène , ou crazone , un pompeux Bâtiment :
Et la Toile tantôt , docile à son Génie ,
Reçoit de son Pinceau , le mouvement la vie.
Tout Art a son hommage , & Maître de son choix,
Il les voit , quand il veut , obéir à sa Voix.
Ici c'est Antonin ; ailleurs c'est Marc-Aurèle ,
Et tous d'un Roi Savant le citent pour Modèle.*

*Le Sage en FREDERIC a fixé vos regards ;
Le Héros à son tour, vous même aux Champs de Mars.
C'est là que comandant à la fière Bellone ,
Le succès le prévient , la Gloire l'environne :
Que d'Enemis vaincus , à Molvitz , à Glogaw *
Cent Bataillons défaits près de Neifs , à Brèslau !
Heureuse Silésie , ou régnoient ses Ancêtres ,
Viens reconoitre en lui , le vrai Sang de tes Maîtres.
Partout ses Légions , répandent la terreur
Olmütz, Glatz & Czaslau **, tout cède à leur valeur.
Arrêtés , leur dit-il. . . . Déjà ses mains propices ,
Font de l'aimable Paix , renaître les délices.
Tranquile sur le Trône , il a d'autres Vertus :
Il vainquoit en Achille , il gouverne en Titus.....*

*A de nouveaux Combats † , l'Equité le rapelle ,
CHARLES VII. tient à peine, un Sceptre qui chancelle,
Privé de ses Etats , l'Ambition , l'aigreur ,*

* Guerre de 1741.

** Guerre de Bohème en 1742.

† Guerre de 1743. pour le rétablissement de l'Empereur CHARLES VII.

Icxi disputoient aussi , le Titre d'Empereur.

*Mon Héros vole encore au centre de Bohème :
Il combat , il triomphe , & jamais pour lui même :
Conquérant , Philosophe , il s'arme pour les Loix :
Demande-t-on la Paix , il suspend ses Exploits.*

C'est ainsi , FREDERIC , qu'instruit de ton Histoire,
Un Père de ses Fils en orne la Mémoire ;
Et le Fils enchanté , répétant chèque trait ,
Croit de trente Héros , y trouver le Portrait.
Ainsi dans chèque lieu , ton nom chéri du Sage ,
De l'Immortalité , porte avec foi le gage.
Tandis que la Candeur , la simple Vérité ,
Les Sciences , les Arts , la douce Liberté
Auront chez les Humains , quelque Asyle fidèle ,
D'un Héros acompli , tu seras le Modèle.

Mais que vois-je ? Où cours tu ? Déjà sur ses
Remparts ,
Dresde d'un œil tremblant , revoit tes Etendarts.
Le Raïon de *Phæbus* , l'Eclair qui fend la nue
Plus lentement que toi , viennent fraper la vüe.
A ce coup imprévû , l'*Elbe* suspend son Cours.
„ Ah ! dit-il , c'est ce Roi , ma Gloire, mon Secours,
„ Où porte-il ses pas ! Que va-t-il mettre en poudre ?
„ Seroit-ce contre moi , qu'il fait gronder la Foudre,
„ Lui , qui jadis vainqueur * , d'Olivier couronné ,
„ Vint régler sur mes Bords , l'Univers étoné ?

* Paix de Dresde conclüe & faite par le Roi,
après la glorieuse Campagne de 1745.

L'Europe à ce Discours, partage ses allarmes ;
 „ Quoi le *César* du Nord, dit-elle, à pris les armes!
 Grand Roi, tu lui répons * ; „ Un Monstre furieux,
 „ L'Envie au tein livide, à l'aspect odieux,
 „ La Fille de la Nuit, des noirs Forfaits la Mère,
 „ Allume, & non pas moi, le Flambeau de la
 Guerre.

„ Découvrir des complots, qu'on forma contre moi,
 „ Des Traités le premier, est ce trahir la foi ?
 „ Ou devois-je souffrir, indolent sur le Trône,
 „ Qu'on vint dans mes États, m'arracher la Couronne ?
 „ Dieu voit à decouvert, tous les Cœurs des Mortels,
 „ Allons le supplier **, au pied de ses Autels,
 „ Et le prendre à Témoin, que mon Ame atendrie,
 „ Voit couler à regrêt, le Sang de ma Patrie.

Il éxauce tes Vœux & parmi les Hazards
 Son secours & ton Bras te servent de Remparts.
 Laisse, laisse s'unir les jaloux de ta Gloire,
 Le nombre, tu le fais, ne fait pas la Victoire.
 Entourré d'Enemis, le Lion en couroux,
 S'avance d'un œil ferme, & fait seul contre tous :
 Tout come le Soleil dissipe les nuages
 Tu feras des Houzards, fuir les Effains volages.
 O vous Censeurs amers, *Zoiles* acharnés
 Au Champ de *Lobositz*, suivés ses pas, venés :

* *Dernier Manifeste du Roi.*

** *Avant de se mettre en Campagne, le Roi à indiqué un grand Jeûne.*

Voies ces fiers Saxons , la Victime d'un Maître ,
 Qui voisin de mon Prince , auroit dû le conoitre ;
 Qui devoit apaiser son trop juste couroux ,
 Qui gaignoit tout enfin , en détournant ses Coups.

Quels prodiges , Grand Roi ! leurs Cohortes
 changées ,
 Sous tes Drapeaux vainqueurs , par l'amour sont
 rangées.
 Va , poursui , FREDERIC , & remplis tes projets ;
 Mais de tes jours sacrés , répons à tes Sujets.
 Confons l'*Autrichien* ; mais prens soin d'une Vie ,
 Chère à tout l'Univers , plus chère à ma Patrie....

Ou suis-je ? quel éclat , vient d'embélir ces Lieux ?
 Chaste Paix , tu nous rens un Roi victorieux.....
 Muses chantés sans fard , ses succès incroyables ;
 Empêchés nos Neveux , de les traiter de Fables.





S T A N C E S

*Sur la mort de Mr. L**** Ministre du St.
Evangile.*

Q'UN autre en ce jour déplorable,
T'élève un Monument durable :
Je viens , moins touché de ton fort ,
Dans la douleur où je succombe ,
Répandre des Fleurs sur ta Tombe
Que doner des Pleurs à ta mort.

Cher Ami , si l'Amitié pure
D'un Cœur formé par la nature ,
Si l'Humanité , la Douceur ,
Si la Vertu , si la Sageffe ,
Exige un retour de tendresse ,
Qui pourra consoler mon Cœur ?

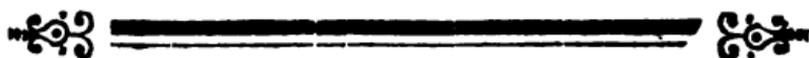
De la Vérité simple & chaste ,
Ton Esprit droit , humble & sans faste
N'a sù jamais se départir :
Héraut du Ciel , dont elle émane ,
Tu vécus son fidèle Organe ,
Hélas ! & tu meurs son Martir.
Tu meurs ! Dieu redoutable arrête :
Suspens la foudre sur sa tête

Qu'ai-je dit ? quels Vœux ofensans !
 Ce monde est un séjour d'orage :
 C'est un Père , qui du naufrage ,
 Arrache un de ses chers Enfans.

Que son sort est digne d'envie !
 Tout n'est qu'amertume en la vie.
 Non sa fin ne me surprend pas.
 Ah ! c'est son bonheur qui m'étonne :
 Il met la main sur la Couronne ,
 Sans avoir livré de combats.

Mais quoi ! Rebut de la nature
 Restera-t-il sans sépulture !
 Reçois un Monument plus beau :
 Cher Ami , ton vrai Mausolée ,
 Sera mon Ame défolée ,
 Et mon Cœur fera ton Tombeau.

G*****.



M A D R I G A L

UN bon Ami ressemble au Phénix de la Fable ,
 Mais les faux aux Oiseaux legers ;
 J'aime mieux , cher *Damon* , un Ami véritable ,
 Que soixante Oiseaux passagers.

SON-

S O N N E T à *Iris*.

JE vous l'ai dit , *Iris* , mon Cœur est fans partage,
 Vous feule pour toûjours en dirigés l'ardeur ;
 Cruelle vous doutez ! Hélas ! c'est mon malheur !
 A ma sincérité c'est faire trop d'outrage.

Dès le premier moment qui m'ofrit à vos yeux ,
 Tous vos brillans atraits me rendirent sensible ;
 Mais par un Sort afreux vôtre Cœur inflexible
 Refusa d'écouter mes foupirs & mes vœux.

O mille fois heureux fi du moins en ce jour ,
 Vous vouliés agréer le plus fidèle amour !
 Que cette Année , *Iris* , mette fin à mes Craintes ;

Qu'elle produife en vous le deffein de m'aimer ;
 Ou , fi vôtre rigueur m'expose encore aux plaintes ,
 Sans me faire mourir ceffés de me charmer.

LAUSANE. P S Y

E P I G R A M E

Sur le Livre de la *Pluralité des Mondes* , de
 Mr. de FONTENELLE *.

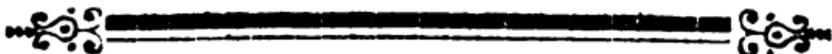
Selon ce qu'écrit cet Auteur ,
 Le Firmament cache dans fa grandeur ,

* *M. de Fontenelle , qui s'étoit rendu fi célèbre par un grand nombre d'Ouvrages auffi agréables qu'utiles , est mort ce Mois-ci , à l'âge d'environ 100 Ans. Il étoit Membre de prefque toutes les Académies de l'Europe & Doien des trois Acad. de Paris.*

Cent Mondes inconnus à ses yeux come aux nôtres.

Si celui-ci de tous est le meilleur ,

Grand Dieu que fera-ce des autres !



LOGOGRIPE.

MEre d'Enfans errans , qui bravent mon amour,
Je ne vis que pour eux : Qu'ils me content
de larmes !

Loin d'en être touchés, elles leur servent d'armes ,
Pour s'éloigner de moi sans nul retour.

Mais pour faire valoir un avantage unique ,

Qui sert à balancer ce mépris prétendu ;

J'ose avancer qu'aux maux d'un Etat politique ,

Aux Vices, aux Abus , au Corps humain étique ,

On ne remédiera qu'après m'avoir connu.

A présent de mon nom l'Anagramme facile

Vous offre un exercice où jadis plus d'un Grand

Procuroid a son Corps un plaisir fatiguant ;

Une Machine aux Arts utile ,

Nécessaire en tous lieux ; un farouche Animal ;

Du Corps une partie , où l'on craint un Rival ;

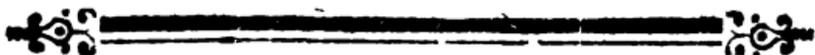
Une Isle . une proche Parente ;

Ce qu'on met au Café , sans être trop friand.

Mais finissons ; il faut être prudente :

Un Secret risque trop , quand Fille parle tant

CHEMISE est le Mot de l'Enigme de Déc.



T A B L E.

T <i>Ableau du Christianisme traduit d'E- rafme.</i>	P. 3
<i>Exhortation à ceux qui se voient à la Théologie.</i>	7
<i>Essai sur ce Sujet Académique :- Les gran- des Ames sont capables d'Emulation, fans être susceptibles de Jalousie.</i>	14
<i>Histoire de quelques Princes infortunés.</i>	25
<i>Lettre sur le Commerce.</i>	50
<i>Fragment d'Histoire Egiptienne.</i>	58
<i>L'Abeille Literaire VII. Essai.</i>	68
<i>Aux Editēurs en leur envoiant un Dis- cours.</i>	85
<i>Discours prononcé à Genève, à l' Election des Sindics.</i>	87
<i>Mémoires de Séty.</i>	97
<i>Vers à S. M. le Roi de Prusse.</i>	118
<i>Stances sur la mort de M. L****.</i>	124
<i>Madrigal.</i>	125
<i>Sonet à Iris.</i>	126
<i>Epigrame.</i>	126
<i>Logogriphe.</i>	127